

lapageblanche
mai/juin(2002)numéro(20)

Corot en Albuquerque

Le souvenir de Mortefontaine frappe en rafales sur le pays rouge. Vieux maître dans ta blouse, ton siècle et tes brumes, pouvais-tu te douter de ton intercession ? Par quels détours, aubaines et malentendus, tes images ont-elles permis aux puissances qu'il est si difficile de satisfaire (bien mieux vaut tenter de les incarner), les ont-elles forcées de s'apercevoir enfin de la sécheresse de notre coeur et de nos terres ? Elles nous inondent en larmes de rage que nous bénissons. Bien protégés dans nos armures métalliques roulantes, même si dans quelque coin suinte un filet de sueur froide rouillée, glissant doucement dans les plaques, nous aspirons les odeurs délivrées, en attente depuis des mois dans leurs ornières et leurs coulisses, l'oreille caressée par le chant de soie qui se déchire à notre passage, dans cette traversée de la mer fauve en plein faubourg, et la dactylographie lyrique sur tôles et vitres ruisselantes de gouttes et de boue. Les signaux lumineux irisent en clignotant les éventails qui giclent. Pour quelques heures les canaux jubilent dans leur justification. Tout cela s'enfoncera progressivement vers le fleuve qui en enflera d'émotions, transformant le tracé de ses îles. Puis les animaux et les enfants se rouleront, pataugeront dans le limon avant ses craquelures, nageront dans le sang de la terre et des nuages, tandis que les équipes d'électriciens redresseront les poteaux effondrés, renoueront les fils interrompus et les conversations qu'ils transmettaient à l'affût du parfum de fleurs venant par bouffées du désert qu'elles auront couvert en un sursaut. Sous le ciel rouvert nous pourrions nous remettre à imiter les dieux d'ici, comme tous ceux venus de l'autre côté du lointain océan, dans leur indifférence à nos malheurs et leur lecture inépuisable des mouvements de l'horizon.

Michel Butor

Une mission très risquée

J'ai toujours été séduit par les journaux... intimes : on y trouve une ambiguïté troublante. Et je ne parle pas pour le moment des journaux littéraires – qui posent des questions spécifiques (par exemple « qu'est-ce qui est littéraire et qu'est-ce qui n'est pas littéraire dans les notations intimes », etc.), mais des écrits intimes en général.

Il y a avant tout l'incompatibilité fondamentale entre ce qui est intime, seulement « pour soi », et l'acte d'écrire. J'avais déjà soutenu dans mon bouquin La Marge et le Centre que ce qui est écrit ne peut plus être considéré comme intime. Pas dans l'éventualité aussi vulgaire qu'une chose une fois écrite puisse arriver, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, à être lue par une

autre personne. Ça c'est la possibilité d'un... accident, rien de plus...

Ce qui submerge fondamentalement l'intimité c'est l'acte même d'écrire.

Le langage est chose collective, individualisé seulement dans une relative mesure : en employant le langage on est inclus dans la collectivité qui l'a inventé et qui le travaille, la collectivité à qui appartient de fait le langage... Le langage – et d'autant plus s'il est écrit, plus soumis aux réglementations des institutions spécialisées de la société, que parlé, plus libre, plus personnalisé – est réalité publique. Quand on commence à « formuler » ses états d'âme, quand on commence à les distiller dans les paroles, on entre dans le domaine des Autres : on renonce, par là même, à son intimité.

En fin de compte, vraiment... intime n'est que ce qui n'est pas encore exprimé, ce qui se trouve dans un état de pré-expression, de pré-langage... Je crois, et j'ai insisté sur cette question, qu'on a une incompatibilité entre, d'une part, ce qui est exprimé dans le langage, dans cet instrument de communication appartenant à la communauté, dans ce si fort moyen de socialisation et, d'autre part, l'intimité.

*

Il y a un no man's land, un territoire entre le vécu intime et l'expression linguistique, dans lequel se trouve la place du poète... Le poète est dans le même temps sujet des deux royaumes, il

se débat entre le vécu et le mot.

Il y a des gens (surtout ceux qui ne justifient pas leurs lectures par des expériences littéraires consistantes...) qui croient que la poésie est importante pour la quantité de... vécu.

Il y a des lecteurs (surtout ceux qui font de la poésie leur... profession... – comme écrivains ou comme lecteurs) qui soutiendraient la main sur le cœur que la poésie est authentique seulement quand elle prend garde à travailler uniquement le langage...

Le poète se trouve dans une situation... impossible : il veut exprimer l'intimité qui disparaît au moment de la naissance de l'expression – parce que, comme je l'ai dit, exprimer c'est entrer dans le domaine du langage, c'est à dire dans le domaine public. (Bon, d'accord, il y a encore d'autres genres poétiques, qui ne mettent pas l'existence de l'intimité en premier plan, mais je parle ici du poète... poète, c'est à dire de la poésie lyrique...) Et, dans ce cas, parce que lui, le poète, reste quelqu'un qui travaille avec les mots, et parce que, comme on l'a déjà affirmé, il ne peut pas fixer vraiment dans les mots l'intimité, il va l'« évoquer ». Autrement dit, il va construire avec des mots quelque chose d'équivalent au vécu qu'il ne peut pas « prendre » dans le langage.

Une mission, il faut le reconnaître, toujours très risquée...

Constantin Pricop

lapageblanche

mai/juin (2002) numéro (20)

simple poème 2

Corot en Albuquerque

de Michel Butor

éditorial 4

Une mission très risquée

par Constantin Pricop

le poète de service 6

Une écriture miraculeusement unitaire 7

par Constantin Pricop

Textes de Michel Butor 10

Notre choix 45

par Pierre Lamarque

e-poésies 48

Miguel de Asén, Pierre Lamarque,

Hervé Chesnais, Valéry Oisteanu,

Juliette Schweisguth, sonneur, cemara,

Jean-Michel Niger, Stéphane Méliade,

Hana Kubickova, Éric Bertomeu,

Mireille Scassau.

S o m m a i r e

l e p o è t e d e s e r v i c e

Michel Butor

Une écriture miraculeusement unitaire

Je pourrais commencer mes quelques mots sur Michel Butor en évoquant *La Modification* (le roman que j'ai lu pour la première fois il y des années, dans mon adolescence et qui a assuré, comme tout le monde sait, la célébrité de son auteur...) ; ou *L'Emploi du temps* ; ou *Degrés* ; ou *6 810 000 Litres d'eau par seconde* ; ou un autre des bouquins qui l'ont tant fait connaître à l'époque du nouveau roman... On peut parler de ces livres sans faire des concessions à la mode d'autrefois, parce qu'ils résistent bien à une nouvelle lecture. C'est, au moins, l'expérience que j'ai faite...

Mais la complexe personnalité littéraire de Michel Butor est évoquée aussi bien par des textes moins connus, *Le génie du lieu*, par exemple, disons... *Istanbul*.

Je partirai donc dans mon commentaire de ce court texte. Il faut dire d'abord que je ne me suis jamais rendu en Turquie. Que je n'ai vu Istanbul qu'en photos. Mais, par la force des choses... historiques, j'ai une idée de ce qu'on peut sentir une fois là-bas. Je peux me l'imaginer. Peut-être pour ça, j'ai été très vite touché par la description de Michel Butor.

« Puis ce fut la longue banlieue sur les rives de la Marmara, l'aérodrome et les plages puis la grande porte dorée avec ses deux tours lézardées de marbre blanc, les remparts maritimes dans lesquels nous avons lentement serpenté, les autres maisons de bois gris, les places irrégulières, non nivelées, encombrées de décombres, les rues montantes, le grouillement, les minarets semblables à de grands crayons. /.../ Il a fallu se glisser parmi des amas de pierres. Le temps s'était un peu levé. Dès que je me suis trouvé sur la place, j'ai été pris et assourdi par la stridence de la ville, par tout le bruit de ses taxis et des tramways rouges, jaunes ou verts, faisant crisser leurs aiguillages, et les grandes affiches partout proclamant les mérites des banques sur les façades noires de ce Liverpool oriental.

La ville c'est le pont entre les continents et entre les époques historiques... »

J'aime bien cette description – mais..., il faut noter que tous les nouveaux romanciers ont l'obsession de la description. Ils font grande attention aux surfaces, ils tentent une présentation... objective, cinématographique. Surtout une description non participative – et rien de plus... Bien sûr que tout ça n'est qu'une illusion et que dans leur cinéma on trouve en fin du compte les débris des subjectivités... manipulatrices. Et, pour entrer directement dans le sujet, il faut dire que Butor pratique une description qui, même si elle ne se refuse ni les plis somptueusement dorés, ni la pauvreté suggestive, est un aperçu qui ne tient pas en lui-même. « Le temps s'était un peu levé » « La ville c'est le pont entre les continents et entre les époques

historiques » - on trouve ces nucléés même dans le petit fragment reproduit plus haut. A peine sortie de l'atelier, regardée de près, la peinture de Butor s'avère pleine de crevasses très subtiles qui laissent voir et surtout deviner un au-delà.

Dans ses narrations Butor a fait des recherches et des expérimentations concernant le « je », le « tu », le « lui », le « nous », le « vous », etc. Je vois dans ces recherches systématiques l'intention de découvrir exactement ce qui ne se trouve pas dans le « je », le « tu », le « vous ». L'auteur sent une présence qui est plus intense que cette fragmentation du monde réalisé par les instruments grammaticaux – par les mots, par les images, par les symboles consacrés qui, dans leur omniprésence, nous enlèvent le monde. On trouve dans son écriture la tendance à mettre en évidence les couches successives qui composent l'image et qui nous cachent la vie et ses significations innées. De là vient peut-être aussi son penchant pour la peinture. Butor est un écrivain qui fait des descriptions, y compris des récits de tableaux, exactement parce qu'il croit qu'il y a quelque chose d'important au-delà des surfaces. Or, la peinture est... description avant tout chose... Et décrire ce qui décrit, c'est une manière de subversion : mettre une pratique sous le signe des doutes par un excès de pratique... c'est là le paradoxe de Michel Butor (et quel écrivain significatif n'a pas son... « paradoxe » ?) : il aime décrire et d'un même coup son écriture nous dit que, pour comprendre ses intentions, il faut chercher au-delà des surfaces, de ce qui peut être décrit...

Michel Butor a affirmé dans ses essais, dans ses entretiens, la parenté étroite du roman et de la poésie. La prose en général a les mêmes fondements que la poésie, les deux genres composent un seul art. Je crois que les deux ailes de la littérature de Butor sont marquées par le même jeu entre les surfaces et ce qu'elles délimitent, ce qu'elles habillent, ce qu'elles cachent. Dans la prose et dans la poésie de Butor les surfaces ont un aspect très bien travaillé et elles sont toujours percées par un réseau complexe de fissures qui mènent vers une réalité qu'on peut pressentir, en piétinant... Il est tout le contraire du poète lyrique même si dans ses descriptions ne manquent pas quelquefois l'air de lyrisme paresseux genre Saint-John Perse. C'est seulement l'air du lieu :

« ...les grands caïques à voiles, les péniches noires en longs trains, à gauche les grands bateaux blancs qui font le service de Smyrne et d'Alexandrie, à droite les grues, les fumées des trains, les arbres du parc de Gulhane, et au-dessus les toits du sérail avec son bizarre clocher d'église française, la coupole de Sainte-Irène, puis la Sophie comme planante, comme emportée dans un très lent vol imperturbable par ses quatre énormes contreforts... »

Ce qui se voit surtout dans les images de Butor c'est la stratification des époques et des sentiments.

« Ce sont trois villes qui se superposent, et que l'on démêle en errant, trois villes de structure profondément différente,

trois villes nées de trois invasions. Insistons encore sur la dernière, l'industrielle, la bancaire, la noire, sur ses tramways, sur ses enseignes, sur son « tunnel », ce train souterrain qui vous hisse de Karaköy à Péra, sur cette longue artère sinueuse, trop étroite, encombrée, avec ses magasins et ses bars, qui suit l'échine de la colline jusqu'à l'immense place de Taksim, l'Istiklal Caddesi, sur ses signaux lumineux, sur ses agences d'aviation, ses librairies, ses restaurants et ses garages, sur son effort pour s'assurer, pour se délivrer du passé, pour se transformer et s'assainir, mais aussi sur sa boue gluante dans laquelle on enfonce jusqu'aux chevilles les jours de pluie, sur son désordre, sur sa pègre, sur le profond sentiment d'insécurité qu'elle transpire, sur ses portes barricadées très tôt le soir, sur la solitude mauvaise de ses rues la nuit, sur cette espèce de terreur qui rôde autour de ses jardins et de ses casinos. Ce Liverpool d'Orient qui a poussé avec une telle vigueur sur la rive gauche de la Corne d'Or, s'est infiltré de l'autre côté dans le vieil Istanbul, dans la grande ville ottomane qui pourrissait depuis des siècles, y introduisant en quelque sorte ses racines, ses suçoirs dans les interstices de son tissu lâche et usé, drainant sa force. »

Certainement, ne se trouve pas partout dans ses textes une superposition si explicite des niveaux et une décomposition des écorces successives aussi bien tracée— mais l'essence de cette structure est là...

« Le pont de Galata respire sous mes pieds ; je ne l'ai pas quitté, la nuit descend. Je regarde les grues et les trains, je regarde les brumes de l'Asie,

je regarde les lumières flottantes sur ce détroit où passe toujours le navire Argo, ce détroit de multitude, de splendeur, de délices et d'appréhension. »

Alors, pour en finir je pourrais citer des fragments de la poésie de Michel Butor. Mais je trouve sa poésie aussi dans sa prose. Il s'agit, dans toutes ses formes, d'une écriture miraculeusement unitaire...

Constantin Pricop

Textes de Michel Butor

recueillis sur son site
(<http://perso.wanadoo.fr/michel.butor/>)

Ce qu'on voit depuis l'Écart

pour David Reumaux

D'abord la maison même, construite en 1889, selon l'inscription du linteau sur l'ancienne porte d'entrée, rarement utilisée maintenant, pour un groupe de religieuses appartenant à un ordre savoyard qui y instituèrent une école. Au-dessus de cette porte, dans une niche, une statue en fonte de la vierge de la Sallette. Quelques années plus tard, la séparation de l'Église et de l'État amena la création d'une école communale et celle des soeurs ne put subsister. Quelques-unes restèrent pour aider le curé d'alors et la maison fut réaménagée pour servir de salle paroissiale. Un incendie, dans les années soixante dévasta les aménagements intérieurs. Après quelque temps d'abandon, la maison fut achetée à l'évêché propriétaire par un électricien qui la remit en état, lequel la revendit à un dentiste qui nous l'a vendue.

C'est fondamentalement un cube de dix mètres de côté, en grosses pierres grises irrégulières. Une porte fenêtre mène à une salle de séjour, l'ancienne salle paroissiale, haute de plafond, avec cheminée et mezzanine. Avant notre arrivée, c'était là que montait l'escalier de bois. A droite l'ancienne entrée avec une trappe menant à la cave. Puis la cuisine. Derrière se trouvait une remise qui formait autrefois la scène et ses dépendances. Nous l'avons transformée pour faire un atelier de travaux féminins, dans le sol duquel une plaque de verre découvre un ancien puits, et la cage du nouvel escalier. De l'autre côté le garage.

Au-dessus de cet atelier nous avons aménagé un laboratoire d'écriture avec ses rayonnages et machines. Puis on arrive au premier étage avec trois chambres dont l'une ne reçoit le jour que par une meurtrière creusée dans une niche en forme d'ogive grossière. Nous l'appelons la chambre aux fantômes et imaginons toutes sortes de légendes à son sujet. Encore trois chambres au second étage sous les combles.

Autour de la maison, sur trois côtés un petit jardin bordé par un torrent souvent à sec. Depuis la grille deux directions: tout droit le «chef-lieu» de la commune, route goudronnée, parking, la belle maison du curé, une chapelle à l'ombre d'un vieux cerisier, le côté de l'école, puis l'étrange « villa Marianne », datée de 1931, avec profil de dame à bonnet phrygien, bâtie par un maçon italien qui

avait fait fortune à Genève, et qui voulant dans ses vieux jours continuer à jouir du spectacle du jet d'eau, l'avait munie d'un belvédère auquel il lui avait fallu rajouter un étage après la réfection du toit de l'église dix-neuvième conservant un beau tableau baroque appartenant à l'église précédente, représentant l'apothéose de Saint Etienne. Puis la place avec la mairie, le monument aux morts, le restaurant « le globe-trotter », et le bistrot « l'escapade », que l'on est en train de nous « post-moderniser » avec mosaïques de petits pavés, réverbères et plantations. La commune comporte bien d'autres hameaux.

A gauche de la grille, le long du petit mur puis de la haie de thuyas, c'est un chemin parfois boueux, entre des prés autrefois plantés de pommiers et poiriers qui meurent peu à peu, dévorés de gui qu'on ne nettoie plus, mais encore merveilleux au printemps. Il y paît encore quelques vaches, mais de plus en plus de chevaux. On construit des maisons un peu partout qui ont des vues splendides sur le mont Salève, Annemasse et Genève à ses pieds, le départ du Léman, le Jura français de l'autre côté, à gauche les grandes Alpes avec le massif du Mont Blanc. Notre maison comporte fort peu de vue (c'est pourquoi nous avons pu l'acquérir), mais il suffit de sortir et nous avons l'impression que le monde se déroule à nos pieds.

On monte jusqu'au sommet des Voirons avec sa magnifique réserve de grands animaux: chevreuils, cerfs, sangliers, torrents et cascades, forêts et clairières, chemins de grande randonnée qui se transforment l'hiver en piste de ski de fond. On montre aux visiteurs la pierre de Saussure, bloc erratique acheté à la fin du XIXème siècle par Henri de Saussure, naturaliste genevois, petit-fils d'Horace-Bénédict de Saussure, premier explorateur et ethnographe du massif du Mont Blanc, et père de Ferdinand de Saussure dont le Cours de linguistique générale impressionna tellement Lévi-strauss, Lacan, Barthes et certaines autres vedettes de nos sciences humaines. Ces blocs qui jalonnaient abondamment la vallée glaciaire de l'Arve servaient de carrières pour toute la région genevoise. Sciés en morceaux les uns après les autres, ils sont devenus rares, et c'est pour en conserver un spécimen in situ que celui-ci a été donné par le naturaliste au club alpin genevois, comme le rappelle une inscription. Il a dû servir à quelques exercices d'escalade; mais il reste aujourd'hui magnifiquement solitaire avec sa signature au milieu des ronces.

Autour du village toute cette région que l'on explore du regard lors des randonnées sur les lacets de ses routes ou de ses sentiers : vallée de l'Arve qui rejoint à Genève celle du Rhône, région traversée par une sinueuse frontière fixée au traité de Vienne qui en distingue des régions culturellement très distinctes sans

pouvoir en altérer l'unité profonde. Ainsi quel contraste il y a quelques années entre l'Ouest et l'Est à Berlin. Et pourtant c'était toujours « une » ville. Elle était déchirée, fendue, torturée par son mur à miradors et barbelés, mais elle n'aspirait qu'à la réunification. Quel contraste de même aujourd'hui encore entre les deux Corées ! La plupart des habitants de Lucinges travaillent à Genève, franchissent la frontière au moins deux fois par jour. Et certes bien des choses changent au passage. « A Genève, même la poussière est propre », disent les gens d'Annemasse; « à Annemasse, même le savon est sale », répliquent les Genevois. Notre aéroport, c'est celui de Genève; mais la Suisse, comme on le sait, ne fait pas partie officiellement de l'Europe, et par conséquent que de contrôles dont la presse quotidienne nous démontre la vanité!

Pas d'institutions européennes à Genève, mais que d'institutions internationales! Les ambassades sont à Berne, près du gouvernement fédéral, mais ici les missions sont au moins aussi importantes. Pour elles arrivent non seulement tous les journaux du monde, mais des restaurants et des épiceries sont là pour calmer chez les délégués la nostalgie du pays natal. Des musiciens y viennent de tous les horizons; et de grandes conférences vont ajouter parfois de nombreuses délégations d'hommes politiques et d'experts aux délégations habituelles.

Depuis cette région transfrontalière, j'observe l'Europe circonvoisine, ses contradictions, tergiversations, ressources. J'entends par là tout ce que je peux atteindre sans quitter le sol, utilisant voiture ou train, ce qui correspond à peu près à l'actuel Marché commun. C'est, si vous voulez, le monde vu de la gare de Genève ou d'une gare françaises de la région. Je suis moins loin de Milan ou de Stuttgart que de Paris. La proximité de la Suisse, avec ses chaînes de télé, me met en communication avec l'allemand et l'italien. Quant à l'anglais il est partout. Excellente situation pour étudier ce qu'il y a de vraiment commun entre toutes ces cultures, et ce qu'il convient de garder de leur richissime diversité.

Autour de la région routière ou ferroviaire, il y a tous ces continents à quoi l'avion nous donne accès. Cette fois, c'est le monde vu de l'aéroport. Les anticipations de pays lointains au départ, leurs souvenirs à digérer au retour.

Ainsi je rapporte de chacun de mes périple un certain nombre d'objets que la plupart du temps je n'ai pas choisis, qui m'ont été donnés ou qui se sont en quelque sorte collés à moi, par suite des hasards de la nécessité: une nouvelle valise pour remplacer l'ancienne crevée, une ceinture, un réveil, une chemise. Les livres dans ma maison bruissent des images que j'ai rapportées, mais aussi la plupart des objets dont chacun me rappelle non

seulement une histoire personnelle mais quelque brîbe de l'Histoire universelle avec ses ramifications inépuisables. Chaque jour le courrier entretient mes relations internationales. Déjà le timbre sur l'enveloppe fait entrer un bouffée d'air mexicain ou japonais. C'est pourquoi, lorsque j'entends certains discours, ce qu'il y a de Mexicain ou de Japonais en moi se rebiffe. Non que je sois toujours capable d'explicitier ma réticence. Du fond de tous les horizons des évidences se lèvent. Parfois elles sont comme des orages.

Donc autour de ces régions relativement accessibles, physiquement et culturellement, se déploient celles qui le sont déjà beaucoup moins, mais où j'ai pu jeter quelque coup d'oeil, cueillir quelque trésor significatif, mais aussi celles où je ne suis jamais allé, où je n'irai vraisemblablement jamais pour la plupart, tous ces interstices dans ma représentation qui me rappellent toujours à la réserve. Toutes ces régions qui n'existent pour moi que comme désir et vagues linéaments: l'Indonésie, l'Inde, l'Asie centrale, le Vénézuéla, l'île de Pâques, l'Antarctique... Et tant de régions qui m'étaient interdites ou le sont encore...

Enfin autour de cette Terre si passionnément, mais si incomplètement perçue, il y a tout cet espace énigmatique qui vient nous frôler dans la nuit. De mon Écart on voit Genève, on voit l'Europe avec ses capitales et ses campagnes, on voit la Terre avec ses continents et leurs déserts, avec ses océans et leurs archipels, mais on voit aussi la Lune où j'ai encore bien moins de chance d'aller qu'à Java ou aux Kerguelen, -ce sera pour nos arrière-petits enfants-, la Lune qui vient me dire que les premières expéditions n'ont fait évidemment que l'effleurer à peine, que presque tout y est encore à trouver et à dire. On voit planètes et étoiles, on entend l'obscur discours des astronomes et les crissements de leurs discussions. De là encore viennent des évidences insubmersibles malgré tous les efforts des puissants du jour.

Revenant du Japon les arbres dans la brume m'apparaissent différemment. Après le Canada la neige est autrement blanche. Après la nuit d'été les nombres avec lesquels on veut nous asservir - chiffres d'affaires et corruption, danse macabre des monnaies et de ce qu'on appelle si curieusement les actions et obligations -, nous ouvrent les portes d'un nouveau ciel. Depuis l'Écart on devient attentif, sous le brouhaha des média, aux balbutiements du siècle nouveau.

poésie au jour le jour 1

Paysage à travers un autre

Promenade à Auvers sur Oise en se faisant l'ombre d'une ombre

*pour Gregory Masurovsky
in memoriam Vincent Van Gogh*

1

Il arrive du Midi
 les yeux encore pleins de troncs d'oliviers
 Il arpente diverses ruelles
 se renseigne sur les locations
 Il salue les gens
 qui commencent à le reconnaître
 Il estime que c'est gravement beau par ici
 de la pleine campagne caractéristique et
 pittoresque

2

Il s'installe chez Ravoux
 place de la Mairie
 Il s'aperçoit déjà que cela lui a fait du bien
 d'aller dans le Midi pour mieux voir le
 Nord
 Il admire en particulier les vieux chaumes
 qui deviennent rares déjà
 Il trouve presque aussi jolies les villas
 modernes
 et les maisons bourgeoises

3

Il gravit lentement
 les rampes escarpées
 Il compare ces reliefs
 à l'arasement de son enfance
 Il prépare une lettre pour sa mère
 au pays là-bas
 Il lui annoncera qu'il y a ici
 beaucoup de bien-être dans l'air

4

Il hésite à franchir une arche
 semblable au portail d'une enceinte
 Il se demande s'il va rencontrer au-delà
 des êtres qui voient véritablement
 Il a l'impression depuis qu'il est arrivé
 de frôler une vitre ou un miroir
 Il ne sait plus à certains moments
 si ce n'est pas lui qui serait aveugle

5

Il tombe en arrêt
 devant un bouquet d'arbres
 Il se laisse caresser par le tendre soleil
 qui ruisselle des rameaux sur ses mains
 Il réfléchit au développement d'une
 société nouvelle
 dans la vieille
 Il compte sur ce profond changement
 pour le bonheur
 de son neveu tout jeune Vincent

6

Il longe des murs de pierre
 surmontés de troncs tourmentés
 Il songe au médecin nerveux
 qu'il est venu consulter
 Il s'étonne du bric-à-brac de son intérieur
 où il y a quelques bons tableaux
 Il y choisit pourtant quelques vases
 pour disposer ses bouquets de fleurs

7

Il écoute le chant du vent
dans la cime des peupliers
Il évoque les gammes au piano
de la fille de ce docteur
Il décide de faire leur portrait
à tous deux
Il exécutera aussi pour eux
une nouvelle copie de la Pietà de Delacroix

8

Il analyse les broussailles
avec leurs épines et liserons
Il s'émerveille du vol des oiseaux
par-dessus
Il ne comprend plus pourquoi
il en a si peu dessiné jusqu'à maintenant
Il tremble avec le remuement des feuilles
au passage d'un animal

9

Il s'apprête à franchir une autre arche
assez délabrée
Il ne saurait dire s'il s'attend qu'elle mène
vers l'avenir ou le passé
Il y aura peut-être un paradis retrouvé
par delà
ou bien
Il sera possible au moins
de quitter l'enfer qui le poursuit jusqu'ici

10

Il interroge les fenêtres
du château vide
Il rêve que le parc y réunisse
les fleurs du Nord et du Midi
Il attend qu'un ambassadeur ou qui sait
un prince même
vienne s'y installer
Il s'intéresserait peut-être à ses tableaux
et lui ouvrirait ses trésors

11

Il scrute l'horizon qui sinue
derrière les jardins et les toits
Il est semblable à la soeur Anne
dans le conte de la Barbe-bleue

Il guette l'apparition de cavaliers qui le
délivreraient
avec tous les siens mais pour l'instant
Il ne voit que le Soleil qui poudroie
et l'herbe qui verdoie

12

Il redescend vers le bas du village
bouillonnant de projets incertains
Il serait bien capable de suivre Gauguin
à Madagascar
ou au Tonkin
Il irait même à Java ou à la Martinique
au Brésil ou en Australie
Il croit que l'avenir de la peinture est
dans les tropiques
mais que cet avenir sans doute n'est pas
pour lui

13

Il contemple des champs de blé
de chaque côté d'un chemin poudreux
Il entend les cloches de l'église
ce qui lui fait souvenir de Jean-François
Millet
Il passe un train
au bas de la dernière ligne des collines
bleues
Il laisse derrière soi dans la verdure
une immense traînée de fumée blanche

14

Il pense qu'il reposera tranquillement
sous la terre
Il espère que son frère puîné
viendra se coucher un jour près de lui
Il ne se doute pas
que ce sera si tôt
Il aurait tant aimé savoir ce que son
neveu grandirait
penserait de tous ses tableaux

Catalogue Masurovsky

Texte choisi par Santiago Molina

poésie au jour le jour 2

Selon le livre du conseil

pour Marie Léonor

1

Ils disaient: Nous peindrons ce qui fut avant l'arrivée des chrétiens; nous le reproduirons parce que nous manque désormais le Livre du Conseil; nous ne savons plus ce qui s'est passé lors de l'arrivée de cette lumière, lors de l'arrivée des gens d'outre-mer qui nous ont tiré de notre ombre ancienne. Voici donc le premier des livres, peint jadis, aujourd'hui caché à l'étudiant. Voici ce qu'on racontait sur la constitution de tous les coins du monde». Et c'est ce qu'on appelle aujourd'hui le Livre du Conseil rédigé en langue quiché mais en caractères européens par on ne sait qui au XVIème siècle au Guatemala.

2

Ils disaient: Voici le récit de comment tout était en suspens, tout était calme, immobile, paisible, silencieux; tout était vide au ciel et sur la terre. Voici la première histoire et description. Il n'y avait pas un seul homme, ni animal, oiseau, poisson, écrevisse, bois, pierre, caverne, ravin, herbe, forêt. Il n'y avait que le ciel et la mer, sans la moindre terre. Seulement l'immobilité, le silence dans les ténèbres et la nuit. Mais le constructeur, le formateur, le dominateur, le puissant du ciel, l'enfanteur, l'engendreur étaient sur l'eau dans une lumière de plumes vertes. Ce sont les sages des sages.

3

Vint la parole. Dominateur, Puissant du Ciel tinrent conseil; ils pensèrent, se comprirent, unirent leurs discours, leur sagesse; ils décidèrent qu'il y aurait l'homme tandis qu'ils tenaient conseil dans les ténèbres sur la production des arbres, des lianes, de toute la vie, avec les esprits du ciel surnommés les grands maîtres. Le premier s'appelle éclair, le second trace de l'éclair, le troisième splendeur de l'éclair. Tous ils tinrent conseil sur l'aube de la vie, comment se ferait la germination. Ils décidèrent: que cette eau parte et se vide, que la terre naisse et se raffermisse, que la

germination commence, que l'aube soit au ciel et sur la terre, car nous n'aurons point notre adoration jusqu'à ce que naissent les hommes. Terre, dirent-ils, et aussitôt la voilà. D'abord seulement un brouillard, un nuage, une naissance, puis les montagnes, les grandes montagnes couvertes de forêts.

4

Dominateur et Puissant du ciel félicitèrent les trois grands maîtres qui répondirent qu'il fallait leur laisser achever. Ainsi naquirent les monts, les plaines, ainsi les ruisseaux cheminèrent entre les monts; puis ils mirent en oeuvre les animaux gardiens de toutes les forêts: cerfs, oiseaux, pumas, jaguars, serpents de toutes espèces. Car ces enfanteurs et engendreur s'étaient dit: n'y aura-t-il que le silence et l'immobilité au pied des arbres et des lianes? Toi cerf, tu dormiras dans les ravins au bord des eaux, tu courras dans les herbes et les broussailles sur tes quatre pieds et tu te multiplieras. Et vous les oiseaux vous nicherez sur les arbres et les lianes et vous y multipliez, et que chacun fasse entendre son langage selon son clan et sa manière, et maintenant invoquez-nous. Mais ils ne pouvaient parler comme des hommes, seulement caqueter, mugir, croasser, incapables de s'entendre d'une espèce à l'autre.

5

Voyant que les animaux étaient incapables d'invoquer leurs noms, ils décidèrent d'inventer d'autres créatures. Conservez votre nourriture et vos domaines dirent-ils aux animaux, mais vous serez dévorés par ceux qui sauront nous invoquer. Les grands maîtres essayèrent une première espèce d'hommes. Ils firent d'abord la chair avec de la terre, mais cela s'abattait, s'amoncelait, s'amollissait, s'aplatissait, fondait. La tête ne pouvait bouger; impossible de regarder derrière soi; la vue était voilée; il commença bien à parler, mais c'étaient des paroles sans suite. Et les grands maîtres décidèrent de tenter un nouvel essai.

6

Les seconds maîtres firent des mannequins en bois qui s'animèrent, parlèrent et engendrèrent filles et fils. Mais ils n'avaient ni esprit ni sagesse, nul souvenir de leurs Constructeurs formateurs; ils marchaient sans but sur la terre, sans se souvenir des esprits du ciel. Alors leurs faces se desséchèrent, leurs pieds et leurs mains perdirent leur consistance. Ils se vidèrent de leur sang et de toutes leurs autres humeurs et graisses. Leurs visages devinrent semblables à des crânes et tout leurs corps à des squelettes. C'étaient pourtant les véritables premiers hommes à la surface de la terre. Mais les esprits du ciel décidèrent d'un déluge d'eau et

de feu. Et le démon Creuseur de face vint leur arracher les yeux; Chauve-souris de la mort leur coupait la tête; le démon Dindon leur mangeait la chair; le démon Hibou broyait, brisait leurs os et leurs nerfs; ils furent moulus, pulvérisés en châtiment de leur sottise et impiété. Et s'obscurcissait la face de la terre dans la pluie ténébreuse et brûlante de jour et de nuit.

7

Alors se révoltèrent non seulement les animaux, mais les objets; les meules, poteries, écuelles, marmites, leurs chiens, dindons, tous leur parlèrent et manifestèrent leur mépris. Les animaux domestiques disaient: vous nous avez battus, vous nous avez mangés; à votre tour vous serez battus et mangés. Et les meules: tous les jours du matin au soir, vous nous disiez: gratte, gratte, déchire, déchire; maintenant vous serez râclés, mordus et pétris. Et les chiens leur dirent encore: vous ne nous donniez pas à manger; vous nous chassiez de votre maison; maintenant c'est vous qui souffrirez la faim et serez chassés. Et leurs marmites et poteries prirent la parole: vous nous noircissiez et brûliez tout le jour, à votre tour vous serez noircis et brûlés. Et les pierres de l'âtre allumèrent du feu sur leurs têtes. Désespérés ils voulurent se réfugier sur les terrasses de leurs demeures, mais celles-ci s'écroulèrent et les firent tomber; ils voulurent monter sur les arbres, mais ceux-ci les secouèrent au loin; ils voulurent entrer dans des cavernes, mais celles-ci se refermèrent à leur approche. On dit que la postérité de ces hommes sont les petits singes-raïgnées qui vivent actuellement dans la forêt.

8

Voici comment le conseil décida de ce qui devait entrer dans la chair de l'homme. Ce furent le renard, le coyote, la perruche et le corbeau qui apportèrent l'épi de maïs qui devait entrer dans la chair de l'homme. Il y eut grande réjouissance d'avoir enfin trouvé un pays excellent rempli de choses savoureuses: maïs, cacao, sapotilles, anones et autres fruits, haricots et miel, tout ce qui devait entrer dans la formation des hommes véritables. Et les premiers hommes véritables furent quatre maîtres nommés Savant de l'apparence, Savant de la nuit, Savant du trésor et Savant de la lune. Ils n'avaient pas de père et mère; ils pouvaient être eux-mêmes père et mère, ils furent les premiers des hommes d'aujourd'hui. Ils parlèrent, ils entendirent, ils décidèrent de leur chemin, ils prirent ce qui leur convenait; ils étaient bons, beaux et braves; ils étaient capables de se souvenir; ils levèrent leurs yeux et virent le monde entier, tout ce qui était jusqu'alors caché. Leur regard dépassait les forêts, les rochers, les lacs, les mers, les monts et les plaines. Et ils rendaient grâce à leurs constructeurs.

Ils disaient: Mais le conseil des dieux se méfia encore des hommes, et c'est pourquoi ils leur obscurcirent quelque peu la vue et soumièrent leur multiplication à leurs copulations avec leurs femmes qu'ils leur donnèrent de toute beauté, et aux pénibles accouchements de celles-ci. Ces quatre hommes primitifs avec leurs épouses sont les ancêtres de tous les quichés; mais le conseil des dieux fit apparaître peu à peu nombre d'autres hommes qui sont les ancêtres de tous les autres peuples. Et ils se dispersèrent loin du lieu de l'abondance, et leurs langues se séparèrent; ils ne se comprenaient plus les uns les autres et ne savaient plus invoquer les dieux. Et certains n'avaient même pas de feu. Il n'y avait à l'origine que le feu venu de l'orage; et l'orage lui-même éteignait parfois le feu qu'il avait donné. Alors les quatre hommes primitifs réussirent à produire du feu en frottant leurs sandales. Et les autres tribus qui périssaient de froid vinrent leur demander de leur feu mais ils ne leur donnèrent que dans la mesure où ils acceptèrent de rendre hommage au dieu de l'orage, le premier inventeur du feu.

10

Ils disaient: Nos conseillers connaissaient le livre du conseil. Grande était leur existence, leurs cérémonies, grands leurs jeûnes, leurs sacrifices, leurs édifices, leurs pouvoirs. Et voici leurs demandes aux dieux, le gémissement de leurs cœurs: «salut, beauté du jour, grands maîtres, esprits du ciel et de la terre, donneurs du jaune et du vert, donneurs de filles et de fils. Tournez-vous vers nous, répandez sur nous le vert et le jaune, donnez l'existence à nos fils et filles pour qu'ils vous invoquent sur les chemins, au bord des rivières, dans les ravins, sous les arbres et leurs lianes, et donnez-leur des fils et des filles. Evitez-leur malheur, infortune et mensonge. Qu'ils ne tombent pas, ne se blessent pas, ne se déchirent pas, ne se brûlent pas. Que leurs voyages soient heureux pour l'aller comme pour le retour. Levez les obstacles et les dangers, donnez-leur des chemins verts et jaunes; que votre puissance soit bienveillance tant que reviendra l'aube sur la descendance de notre peuple dans les quadrisiècles des quadrisiècles et ceci malgré les menaces que nous sentons peser sur nous.» Ainsi s'exprimaient-ils selon ce qu'en rapporte notre Livre du Conseil, ombre du livre disparu.

Gyroscope

Texte choisi par Hervé Chesnais

Poésie au jour le jour 3

Dépanneur

pour Dorny

On prend l'escalier mécanique. On cherche. On marche dans un tunnel. On va au jardin botanique pour regarder les cactus fleurir dans leur serre . On mange un morceau au fastfood italien. On tourne. Le lys bleu. On va au musée McCord pour admirer des objets abénakis. JE ME SOUVIENS. On entre dans un supermarché. C'est l'fun. Les minutes passent. Le dollar de la reine. On suit la foule. JANVIER. On monte. Circulation calme. Verglas. On sort. On attrape un grand coup de froid. On prend le métro. Un mendiant. On va choisir à la régie des alcools un bon vin italien. Chez nous, c'est à l'étage d'une maison francophone où l'on monte par un de ces escaliers extérieurs en fer si glissants dans le gel. On fait son magasinage rue Sainte-Catherine. A travers des étages et des étages on aperçoit un peu de lumière du jour. On rencontre un Mexicain. Hockey sur glace, patinage artistique, ski de fond. On entre dans un parking. On va au biodôme pour voir des iguanes dans la forêt amazonienne reconstituée avec les jets de vapeur qui fusent au sommet des grands troncs-colonnes parmi les lianes. On s'est trompé. On discute referendum, souveraineté, enseignement du français dans la fédération, premières nations, réserves naturelles, Hydroquébec, compagnie aériennes ou ferroviaires. Les heures passent. On descend. FEVRIER. On prend un taxi. On attrape un grand coup de soleil.

On dit qu'il y a cinq saisons par ici
en réalité il y en a deux
l'hiver et l'attente de l'hiver

On fait un détour chez le dépanneur tenu par un Coréen, pour y acheter de la bière Molson et du dentifrice homéopathique, avant de rentrer chez soi pour découvrir à la télé sur le canal permanent météo média le temps qu'il fait à Québec et pour les veinards vacanciers à Miami. Et ça repart. On suit les flèches. On cherche. On monte. On va au jardin botanique regarder la collection de bonzaï. On prend l'escalier mécanique. On mange au fastfood mexicain. On se demande l'heure. Le lys bleu. On va au musée MacCord admirer des objets algonquins. JE ME SOUVIENS. A

travers des étages et des étages un peu de ciel tout bleu. C'est l'fun. Les jours passent. Le dollar de la reine vaut un peu moins. On entre dans un hôtel. MARS. On s'est trompé. Circulation calme. Flocons. On sort. On attrape un grand coup de blizzard. On descend. Un mendiant. On va choisir à la régie des alcools un bon whisky canadien. Chez nous, c'est un manoir cosu de Westmount avec un jardin fleuri de jacinthes. On fait son magasinage rue Sherbrooke. On marche dans un tunnel. On rencontre un Inuk. Souffleries à neige, stalactites, poudrerie. On va au biodôme voir les chauve-souris dans leur caverne. On tourne. On discute cinquième centenaire du premier voyage transatlantique de Christophe Colomb. Les nuits passent. On entre dans un cinéma. AVRIL. On suit la foule. On attrape un grand coup de pluie.

Il y a bien le printemps et ses fleurs
mais il est si court

On fait un détour chez le dépanneur tenu par un Chinois, pour acheter de la bière Labatt et du sel avant de rentrer chez soi pour découvrir à la télé sur le canal météo média le temps qu'il fait à Trois-Rivières et à Mexico. Et ça repart. On entre dans un grand magasin. On cherche. On s'est trompé. Au jardin botanique les tulipes. On descend. Un morceau au fastfood japonais. On prend l'ascenseur. Le lys bleu. Au musée McCord admirer des objets attikameks. JE ME SOUVIENS. On marche dans un tunnel. C'est l'fun. Les semaines passent. Le dollar de la reine vaut un peu moins que le dollar du président. MAI. On tourne. Circulation calme. Grêle. On sort. On attrape un grand coup de vigueur printanière. On entre dans un théâtre. Un mendiant. On va choisir à la régie un bon vin californien. Chez nous c'est un loft dans le quartier du port. On fait son magasinage boulevard Saint-Laurent. On monte. On rencontre un Sénégalais. Sucre d'érable, fromage de la trappe d'Oka, gelée de canneberges. On prend un taxi. On va au biodôme pour les castors dans la forêt laurentienne reconstituée; c'est l'extérieur à l'intérieur. On se demande. On discute pêcheurs basques venant traquer la morue dans les parages bien avant Jacques Cartier. Les mois passent. A travers des étages et des étages un éclair de lumière du jour. JUIN. On attrape un grand coup de chaleur.

Il y a bien les sueurs de l'été
mais avec tant de mouches

On fait un détour chez le dépanneur tenu par un Philippin, pour y acheter de la bière Brador et des épinglettes, avant de rentrer chez soi pour découvrir à la télé sur météo média le temps qu'il fait à Rimouski et à Los Angeles. Et ça repart. On attend. On cherche. On tourne. A l'intérieur du botanique le jardin classique chinois offert

à l'occasion des jeux olympiques par la ville de Shanghai jumelée avec Montréal, entièrement façonné là-bas: ponts, pavillons, pagode et même la montagne artificielle, planté et monté ici par des artisans de la République Populaire en villégiature idéologique. On entre dans une église. On mange au fastfood hindou. On suit la foule. Le lys bleu. Au musée McCord les objets hurons. JE ME SOUVIENS. On monte. C'est l'fun. Les saisons passent. Le dollar de la reine vaut un peu moins que celui du président de l'autre côté de la frontière. On prend le métro. JUILLET. A travers des étages et des étages un peu de jour. Circulation calme. Foudre. On sort. On attrape un grand coup d'orage. On entre dans un hôpital. Un mendiant. On va choisir à la régie des alcools un bon bourbon du Kentucky. Chez nous, c'est le château de l'Argoat, un vieil hôtel très propre, délicieusement biscornu, rue Sherbrooke. On fait son magasinage dans le vieux Montréal. On descend. On rencontre un Norvégien. Cèdres rouges, trembles et pruches. On prend l'ascenseur. Au biodôme pour le porc-épic albinos parmi les bouleaux, et les plongeurs arctiques que l'on appelle ici des huards et qui décorent la pièce d'un dollar. On marche dans un tunnel. On discute saga d'Eric le rouge et site archéologique de l'Anse aux Meadows. Les années passent. AOUT. On attrape un grand coup de tornade.

Il y a bien les érables d'automne
mais les rafales de neige y viennent si vite

On fait un détour chez le dépanneur tenu par un Portugais, pour y acheter de la bière Saint-Ambroise et des serviettes en papier, avant de rentrer chez soi pour découvrir sur météo média le temps qu'il fait à Chicoutimi et en Martinique. Et ça repart. On se demande. On cherche. A travers des étages et des étages. Au jardin botanique les érables au-delà de la maison japonaise où l'on vous sert encore du thé de cérémonie pour quelques semaines avant la fermeture annuelle. On entre dans une gare. Fastfood caraïbe. On s'est trompé. Le lys bleu. Au musée McCord objets micmacs et montagnais. JE ME SOUVIENS. On descend. C'est l'fun. Le temps passe. Le dollar de la reine vaut un peu moins que celui du président de l'autre côté de cette frontière qui devrait ne plus exister. On prend un taxi. SEPTEMBRE. On marche entre des vitrines. Circulation calme. Grésil. On sort. On attrape un grand coup de couleurs. Un mendiant. On revient à la régie des alcools pour choisir un bon vin français. Chez nous, c'est une petite maison de l'autre côté du fleuve. On va faire son magasinage à la droguerie Jean Coutu. On entre dans une galerie. On rencontre un Marocain. Caribous, orignaux, ragondins. On suit la foule. Au biodôme voir des pingouins avec de petits glaçons qui tombent régulièrement entre leurs rochers. On discute Montcalm, La Fayette, Déclaration d'Indépendance, tuniques rouges et bicentenaire de la Révolution

Française. Les nuages passent. OCTOBRE. On attrape un grand coup de feuilles mortes.

Il y a bien le bel été des Indiens
mais pas tous les ans

On fait un détour chez le dépanneur tenu par un Grec, pour acheter de la bière boréale blonde et de la soupe en sachet, avant de rentrer chez soi pour découvrir sur la télé le temps qu'il fait à Gaspé et aux Bermudes. Et ça repart. On prend le métro. On cherche. On marche dans un tunnel. Au jardin botanique les papillons ornithoptères dans l'Insectarium. On attend. Fastfood allemand. On tourne. Le lys bleu. Au musée McCord les objets victoriens. JE ME SOUVIENS. On entre dans une foire ou un salon. C'est l'fun. Les souvenirs passent. Le dollar de la reine vaut un peu moins que celui du président de l'autre côté de cette frontière qui devrait ne plus exister, mais qu'il est encore parfois si difficile de franchir. On suit la foule. NOVEMBRE. On monte. Circulation calme. Givre. On sort. On attrape un grand coup de douceur indienne.

Il y a surtout l'hiver
avec le grand soleil sur le grand froid
mais il est si long

On prend l'ascenseur. Un mendiant. On va choisir à la régie des alcools un bon tord-boyaux d'Amérique latine. Chez nous, c'est un studio meublé avec alcôve au 20ème étage de la tour Montfort, piscine, sauna, solarium au sommet, laverie au sous-sol, toutes les langues et couleurs, avec vue sur l'immense fleuve et les premières collines des Appalaches. On fait son magasinage place Bonaventure. A travers des étages et des étages encore un peu de lumière du jour. On rencontre un Indien. Séminaires, évéchés, basiliques. Au biodôme fous de Bassan dans la côte gaspésienne reconstituée avec les esturgeons qu'on voit d'en-dessous. On discute marché commun, alliance atlantique, écroulement de ce qu'on appelait le bloc ce l'Est, guerre du golfe, programmes humanitaires, perspectives du prochain millénaire. La vie passe. DECEMBRE. On attrape un grand coup de tempête de neige. On fait un détour chez le dépanneur tenu par un Indien pour y acheter de la bière boréale rousse et des allumettes avant de rentrer chez soi pour découvrir sur la chaîne spécialisée l'écran rouge d'alerte météorologique entre les informations sur le temps qu'il fait à Ottawa et à Paris. Et ça repart.

Livre Dorny

Texte choisi par Philippe Fournier

poésie au jour le jour 3

*Tango**pour Luc Joly*

Faubourgs bavards
 le long du fleuve
 dont les eaux glissent
 contre les briques

Lèvres amarante
 parfum de cuir
 thés et matés
 peau de pampas

Paresseusement
 avant et arrière
 mais fougueusement
 tourbillons d'écume

Yeux de palissandre
 chevelures carbonisées
 gerbes d'étincelles
 dans la forêt des rails

Un pas sur le côté
 le remous virevolte
 un paquet d'herbes enlacées
 à des poutres d'épaves

Le chant qui se reprend
 freine en glissant
 dans le froissis des perles
 et le martelé des épérons

Le bras sous l'aisselle
 jupe contre pantalon
 hanches ployées
 jambe tendue

Le menton du texte
 sur l'épaule des images
 les phalanges du trait
 dans la paume des phrases

Livre Joly

Texte choisi par Laurence de Sainte-Maréville

poésie au jour le jour 4

La porte dans le feuillage

pour Maxime Godard

S'introduire dans cette blessure dont le pansement ligneux vient de s'entrouvrir pour retrouver l'émotion première: douceur, pudeur, frayeur, ferveur, lors d'un cheminement qui ne se terminera que dans la torpeur électrique d'un silence enluminé de chants d'oiseaux, de bris de branches mortes et d'éclatements de bourgeons. Bien sûr elle avait un visage, celle qui présidait à ces circulations forestières, même si elle le dérobaît, mais je ne m'en souviens plus. Elle avait des yeux, mais je n'osais les regarder que lorsqu'ils se fermaient; elle devait avoir un nom, même si elle était fée ou déesse, mais ne me l'a jamais dit. Je me souviens de son rire, mais non de sa voix, de sa disparition mais non de sa venue. Eberlué, je vis la trace d'un pas; j'essayai de refermer la porte. Tout ceci est maintenant rasé pour la construction d'une résidence secondaire.

Texte choisi par Mireille Seassau

poésie au jour le jour 4

Au grand bonheur la chance

49 échantillons

pour Antoine de Gaudemar

Le bonheur était ma fatalité, mon remords, mon ver.

Arthur Rimbaud

Le bonheur, c'est d'apprendre la fin de la guerre.

- C'est les nuages, les merveilleux nuages...

- Graver les pyramides de Teotihuacan en plein midi avec un panama sur la tête.

- Que la France soit terre d'asile.

- Embarquer sur le navire de la Reine de Saba dans le tableau de Claude Lorrain.

- Qu'un milliardaire un peu poète donne l'intégralité de sa fortune à un hôpital moyennant qu'on lui réserve une chambre séparée, avec naturellement un droit de regard sur la comptabilité, ce qui conduit les autres émerveillés par cet accès de lyrisme à s'empressement d'en faire autant.

- C'est l'invention des automobiles silencieuses.

Le bonheur, c'est le retour de l'enfant prodigue.

- C'est l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante et l'eau couleur d'or.

- Siroter du thé à la menthe en attendant le lever du soleil sur Pétra.

- La lecture dans un journal de droite d'un compte-rendu sur un livre qu'on

vient de publier qui ne soit pas un éreintement fielleux et témoigne même de quelque sensibilité.

- Marcher le long d'une plage interminable en ramassant des coquillages.

- Qu'un éditeur passionné découvrant soudain ce que sont payés les joueurs de tennis, améliore substantiellement nos contrats.

- C'est l'invention des motocyclettes silencieuses.

Le bonheur, c'est voir que se remet un frère que l'on croyait perdu.

- Ce sont les lichens figurant les haleines, humeurs, pierres et flammes.

- Ecouter le rossignol en dînant sur sa terrasse.

- Improviser au piano en bonne compagnie jazzistique sur le thème « body and soul ».

- Voler de ses propres ailes.

- La capacité d'espérer encore que le XXIème siècle soit moins atroce que le XXème (sans même parler des précédents).

- C'est l'invention des hélicoptères silencieux.

Le bonheur, c'est lire dans les yeux d'une femme qu'on aime qu'elle a envie que vous le lui disiez.

- Ce sont les cinq doigts de la main avec les ongles, les six faces du dé avec leurs chiffres, les sept pulsions capitales avec leurs emblèmes.

- Tomber sur la retransmission d'un opéra à la télé tandis que le programme annonçait celle d'un match de foot.

- Tenir la partie de récitant dans la première d'un compositeur ami.

- Faire des progrès en chinois classique.

- L'accueil enthousiaste des étrangers aux aéroports par les remplaçants de l'actuelle police, conscients de leurs ressources qu'ils ignorent souvent eux-mêmes.

- C'est l'invention des avions silencieux.

Le bonheur, c'est découvrir que la brouille avec un ami très cher qui durait depuis des années, provenait d'un absurde malentendu.

- C'est l'ouverture du monde que l'on veut toujours nous cadénasser.

- L'abandon de l'audimat par les chaînes publiques.

- Réussir à écrire sans une rature sur l'eau-forte ou la gouache d'un peintre complice.

- Trouver pour un voisin chômeur un travail bien payé qui lui plaise.

- La floraison du cactus cierge, la seule nuit du 15 août, dans un jardin de Nice.

- C'est l'invention des tondeuses à gazon silencieuses.

Le bonheur, c'est vous savez bien...

- C'est l'astronautique bien tard, mais bientôt, vous verrez, bientôt, cela va reprendre...

- Rendre concrète la notion de vitesses transluminiques.

- Débusquer enfin l'adjectif qui se dérobait depuis six semaines.

- Serrer la joue d'un bébé contre sa

barbe.

- « Une fois, par un minuit lugubre, tandis que je m'apesantissais, faible et fatigué, sur maint curieux et bizarre volume de savoir oublié, tandis que je dodelinais de la tête, somnolant presque, il se fit un heurt, comme de quelqu'un frappant doucement à la porte de ma chambre... »

- C'est l'invention de la construction silencieuse.

Le bonheur, c'est la suite et la série et le reste et les autres, et les refusés et les oubliés, les imprévus, les j'en passe, et j'en passe...

- C'est le désert qui retrouvera ses bruits propres.

- Qu'on vous demande d'en parler dans Libération.

- La critique enfin sérieuse par un jeune philosophe audacieux de la notion de croissance en économie.

- Ouvrir dans la modeste demeure que l'on vient d'acheter la petite porte imprévue qui donne sur d'immenses caves comme celles de la maison natale de Rabelais à la Devinière.

- Trouver autre chose.

- « Sa dent, douce à la mort, m'avertissait au chant du coq *-ad matutinam* au *Christus venit*, - dans les plus sombres villes... »

- C'est un jour, on ne sait quel jour, après tous ces fracas et secousses, un peu de silence entre amis autour de quelque boisson.

Libération

Texte choisi par Liette Schweisguth

poésie au jour le jour 5

Sur la réserve

pour Joe Ben Junior

Mon cher Indien, en cette année
où nous célébrons avec quelque tintamarre et malaise
le cinquième centenaire du hasardeux
premier voyage transatlantique de Christophe Colomb,

en faisant silence sur les migrations
et découvertes antérieures
dont nous savons à vrai dire fort peu de chose,
pourquoi ne te montres-tu pas plus raisonnable?

C'est vrai, il y a eu quelques massacres, mais c'était l'époque;
admettons même qu'en certaines régions il y en a eu beaucoup,
mais depuis quelques années cela a nettement diminué;
considérons calmement tout cela comme de l'histoire ancienne.

Oui, nous avons détruit de nombreuses cultures curieuses,
mais iras-tu sérieusement soutenir
que nos costumes trois-pièces, nos cravates et nos T-shirts
ne sont pas plus seyants que tes plumes d'antan?

Tu es un bon client pour nos supermarchés,
où nous tolérons un rayon pour ton artisanat;
tu portes le jean à merveille,
et nos casquettes de base-ball te donnent fière allure.

Si nous t'avons dérobé la plupart des objets que tu vénértais,
c'était pour les vendre à de grands collectionneurs,
ou les accumuler dans des musées où ils sont soignés

avec toutes les ressources des techniques les plus récentes.

Maintenant qu'il ne te reste presque plus rien,
vois comme nous sommes heureux de dénicher l'un des tiens
à peu près intact, comme si nous ne t'avions pas détruit;
sous quelle belle surveillance nous essayons de le garder!

Nous sommes si fiers de pouvoir dire dans un de nos congrès
que nous disposons d'un spécimen sans aucun métissage,
ce qui va nous permettre d'étudier ce que tu étais,
ce que naturellement tu n'aurais pu faire sans nous.

Que nous ne voulons pas que tu fasses avec nous.
car si nous admettions que tu peux nous enseigner qui tu es,
bientôt tu ne nous dirais plus seulement ce à quoi
nous avons pu ressembler dans un très lointain passé

Heureusement fort révolu, même si certains se laissent aller
à le parer de grâces paradisaques,
mais ce que nous sommes aujourd'hui
avec nos gratte-ciels, laboratoires et tanks.

Si donc nous te laissons utiliser nos matériaux,
nos toiles, couleurs, pinceaux, contreplaqués ou colles
(les tiens étant de maniement bien trop difficile),
c'est pour satisfaire les goûts douteux de nos touristes.

Ou à l'extrême rigueur pour nous amuser à te voir nous imiter
avec tant de servile habileté qu'elle réussisse à masquer
presque la moindre trace de ton origine si ce n'est
celle qui marque à jamais ton infériorité.

Si nous te laissons te rendre compte du fait
que tu en sais beaucoup plus sur nous que nous sur toi,
y compris nos quelques spécialistes qui ont étudié ta tribu,
car c'est ta tribu tout entière qui a dû étudier la nôtre,

Alors c'est toi qui deviendrais peu à peu notre professeur,
même si tu devais aller chercher tes documents

dans les musées spécialisés où nous les avons relégués,
qui inventerais une nouvelle sorte d'ethnographie.

Et nous risquerions alors de nous réveiller Indiens,
une bien bizarre sorte d'Indiens qui se découvrirait
aussi étrangère à elle-même que nous avons pensé que tu l'étais,
que nous avons voulu, voulons que tu le sois.

Comment ne chercherions-nous pas conserver la pureté
de notre race et l'exclusivité de notre art,
car si nous admettions qu'un artiste de chez toi
pouvait manifester génie égal à l'un de chez nous,

Il nous faudrait avouer que nos peintres aussi sont des «sorciers»,
puisque c'est le nom que nous employons,
et que tu voudrais sans doute nous en suggérer
un autre venu de ta propre langue;

Avouer qu'une part de nos déclarations d'ancienne modernité
sont en réalité symptômes de culpabilité:
lorsqu'au lieu de chercher le sens, nous disons qu'il n'y en a pas,
c'est que nous sommes effarés de celui qu'on pourrait trouver.

Reconnais donc, mon cher Indien, qu'avec tes sursauts de vitalité,
tu nous compliques diablement la vie;
mais je vois déjà trop bien que je pourrais amener
tous les conservateurs et douaniers de l'art ,

grommeleurs, persifleurs dans nos administrations et salons;
nous ne menons déjà plus qu'un combat d'arrière-garde;
tu es sorti de ta réserve,
et nul ne pourra plus jamais t'y confiner.

Catalogue Navajo

Texte choisi par Jean-Michel Niger




poésie au jour le jour 6

Fraîcheur Ardente

(indice 35)

pour Joël Leick



Une ombre de peintre avec une
ombre de pinceau trace une ombre
d'image sur une paroi qui n'était
pas vraiment une d'où s'écoulent
maintenant des ruisseaux de vraie
peinture sur un vrai mur puis
un vrai plancher jusqu'à un vrai
peintre qui jusqu'à présent n'était
pas bien sûr d'en être un.



Livre Leick

Texte choisi par Stéphane Meliade

Poésie au jour le jour 7

*City limits**pour Dorny*

Dans un jardin de jeunes filles
bonjour!
 qui se laissaient photographier
chemins
 au bord des cascades et lacs
cheveux
 devant le vitrail de l'automne
érables
 en compagnie d'un vieux héron
rayons
 tel un indien méditatif
reflets
 une expositions de beaux livres
sourires
 en américain et français

Une autre en la ville à côté
plus tard
 dans un autre jardin d'études
questions
 purement féminin jadis
fêlures
 lui aussi mais dorénavant
fissures
 lui aussi dédale d'amours
secrets
 où muse une minorité
lectures
 de jeunes hommes ne sachant
miroirs
 dans quels regards perdre les leurs

Dans une séduisante auto
espace
 avec bar près du conducteur
azur
 louée à Boston mais marquée
détours
 d'une plaque du centre nord
valises
 Minnesota état de lacs
oiseaux
 ce qui nous caractérisait
envers
 comme gens venus de fort loin
misères
 excusant un peu nos impairs

Après mainte solennité
soirées
 festivités d'ébriété
photos
 trinquant vins de Californie
essence
 et même des Côtes du Rhône
regards
 nous avons enfilé les routes
clochers
 comme aiguilles perçant les plis
silos
 du paysage forestier
colonnes
 à clairières de beaux villages

Nous arrêtant à l'un d'entre eux
jardins
bâti par une secte ancienne
fraîcheur
furieusement célibataire
détails
et féministe en même temps
salut
adoptant les enfants d'autrui
maïs
pour les éduquer dans le goût
fenêtres
de l'ouvrage simple et bien faite
lumières
jusqu'à la proche fin du monde

Aussi un musée dans les bois
virages
avant de franchir la rivière
drapeaux
tandis que le soir descendait
affiches
rapidement sur la banlieue
camions
entre Albany et Troy la neuve
enseignes
où nous avons trouvé refuge
homards
pour notre voiture et nous-mêmes
sommeil
aux limites d'une cité

Au matin faisant infuser
faubourgs
les sachets de thé dans nos tasses
usines
nous considérons les dégâts
chaleur
laissés par la passion d'un match
boissons
qu'avait retransmis la télé
tabac
au milieu du décor fluo

moirures
évoquant les splendides villes
étoiles
avant de reprendre la route

Nous enfonçant toujours vers l'Ouest
serpents
dégustant raisonnablement
torrents
les vins délicats du New York
chevaux
nous avons fini par atteindre
tableaux
la pauvre bourgade où Mark Twain
barrières
a écrit Huckleberry Finn
fumées
et nous rêvions à la frontière
déserts
en longeant la prison vétuste

Nous avons profité d'un jour
feuillage
encore de liberté pour voir
vitrail
l'étrincelant musée du verre
dédale
c'était là notre pointe extrême
aiguilles
puis après devoirs de colloque
discours
il a fallu se séparer
automne
deux par deux par divers chemins
adieux
vers nos gîtes cisatlantiques

Livre Dorny
Géographie parallèle

Texte choisi par Pierre Lamarque

poésie au jour le jour 8

Bâtons de jeunesse

*in memoriam Maurice Baskine
pour Thierry Lambert*

Portes après portes et guichets;

muses après muses et mages, caravanes après caravanes et wagons, mages, anges après anges et guides après anges et de marches en muses, pétales après pétales et feuilles, wagons, camions après camions et coches après camions et de misères en caravanes, anges, guides et pilotes après pilotes, messagers et fées; je devine que je m'approche enfin du vrai plomb; belvédères après belvédères et terrasses, feuilles, graines après graines et rameaux après graines et de cendres en pétales, camions, coches et carosses après carosses, navires et montgolfières; je devine que je m'approche enfin du véritable étain;

vestibules après vestibules et narthex;

et de nouveau cendres devenant pétales, ailes après ailes et flammes, terrasses, ponts après ponts et promenoirs après ponts et d'anfractuosités en belvédères, graines, rameaux, pistils après pistils, étamines et bourgeons; je devine que je m'approche enfin du vrai cuivre; et de nouveau bitumes devenant feuilles; je te remercie, muse, de m'inspirer; teintures après teintures et vapeurs, flammes, plumes après plumes et crêtes après plumes et de comptes en ailes, ponts, promenoirs et jardins après jardins, observatoires et pavillons; je devine que je m'approche enfin du vrai mercure;

et de marches en portes, guichets et lucarnes après lucarnes;

et de nouveau goudrons devenant graines; je te remercie, mage, de m'instruire; ai-je vraiment atteint, grâce à toi, la porte de Saturne ? Serpents après serpents et chiens, vapeurs, alcools après alcools et souffres après alcools et de patiences en teintures, plumes, crêtes et griffes après griffes, écailles et crocs; je devine que je m'approche enfin du fer véritable; et de nouveau suies devenant rameaux; je te remercie, ange, de me conduire; ai-je vraiment atteint, grâce à toi, le guichet de Jupiter ?

brumes après brumes et nuages, narthex, porches après porches;

et soudain nuits sans nuits, chiens, chariots après chariots et valets après chariots et de veilles en serpents, alcools, souffres, mercures après mercures, sels et pierres; je devine que je m'approche enfin de l'argent véritable; et de nouveau poussières devenant pistils; je te remercie, guide, pour tes secrets; ai-je vraiment atteint, grâce à toi, la lucarne de Vénus ? Et progressivement ténèbres sans ténèbres, chariots, valets et cavaliers après cavaliers, reines et rois; je devine que je m'approche enfin de l'or véritable;

et antichambres après porches et de misères en vestibules, lucarnes, fenêtres et croisées;

et de nouveau mâchefers et graviers devenant étamines et bourgeons; je vous remercie tous pilotes, messagers et fées qui me sauvez; vais-je vraiment atteindre grâce à vous les fenêtres de Mercure, forcer les croisées de Mars, m'insinuer dans les ogives de la Lune et m'épanouir dans les ouvertures du Soleil ? Et tout au long des temps sans temps les morts sans morts.

Livre Lambert

Texte choisi par Mikaël Lapouge

Poésie au jour le jour 9

L'aisselle de la forêt

*pour Philippe Colignon
avec Hugo*

flaque . brouiller . souches . fouiller . ronces . briller . tiges . respirer
ainsi dans le sommeil notre âme d'effroi pleine
nervures . nager . orties . remplir . osiers . mourir . traces . naître.
parfois s'évade et sent derrière elle l'haleine
lianes . gémir . gouttes . crier . reflets . rire . épaves . mouiller

Hugo

branches . veiller . boues . rêver . chutes . dormir . sables . s'étendre

Comme des mains qui applaudissent
articulées au bout des bras
dans la foule presque immobile
au passage des victorieux

ronces . plonger . tiges . germer . nervure . brouiller . orties . fouiller
de quelque noir cheval de l'ombre et de la nuit
osiers . briller . traces . respirer . lianes . nager . gouttes . remplir
on s'aperçoit qu'au fond du rêve on vous poursuit
reflets . mourir . épaves . naître . branches . gémir . boues . crier

la légende

chutes . rire . sables . mouiller . éblouissements . veiller . toiles . rêver

Comme des étoiles tombées
devenues naines s'efforçant
de s'extraire pour retrouver
leurs compagnes d'immensité

osiers . courir . traces . sombrer . lianes . plonger . gouttes . germer
Angus tourne la tête il regarde en arrière
reflets . brouiller . épaves . fouiller . branches . briller . boues . respirer
Tiphaine monstrueux bondit dans la clairière
chutes . nager . sables . remplir . éblouissements . mourir . toiles . naître
des siècles

vagues . gémir . signes . crier . fouillis . rire . galets . mouiller

Comme une vannerie défaite
laissant échapper ses trésors
sur la grève où s'est échoué
le navire pris dans l'orage

reflets . tomber . épaves . couler . branches . courir . boues . sombrer
o terreur et l'enfant blême égaré sans voix
chutes . plonger . sables . germer . éblouissements . brouiller . toiles . fouiller
court et voudrait se fondre avec l'ombre des bois
vagues . briller . signes . respirer . fouillis . nager . galets . remplir
avertissements

herbes . mourir . racines . naître . graviers . gémir . fourrés . crier

Comme une broderie couvrant
la soie d'une écharpe entourant
épaules torse frissonnants
au sortir d'un concert l'hiver

branches . pousser . boues . surgir . chutes . tomber . sables . couler
l'un fuit l'autre poursuit acharnement lugubre
éblouissements . courir . toiles . sombrer . vagues . plonger . signes . germer
rien ni le roc debout ni l'étang insalubre
fouillis . brouiller . galets . fouiller . herbes . briller . racines . respirer
et châtiments

graviers . nager . fourrés . remplir . bourgeons . mourir . chatons . naître

Comme un gong dans le grand silence
à l'entrée d'un temple ou palais
faisant retentir ses échos
le long des galeries désertes

éblouissements . pourrir . toiles . crouler . vagues . pousser . signes . surgir
ni le houx épineux ni le torrent profond
fouillis . tomber . galets . couler . herbes . courir . racines . sombrer
rien n'arrête leur course ils vont ils vont ils vont
graviers . plonger . fourrés . germer . bourgeons . brouiller . chatons . fouiller
l'aigle du casque
rivages . briller . ruissellements . respirer . rencontres . nager . clairières . emplir

Comme un archipel en dérive
un bloc de granit liquéfié
qui disperserait son mica
dans des vergers cristallisés

fouillis . bruire . galets . vibrer . herbes . pourrir . racines . crouler
ainsi le tourbillon suit la feuille arrachée
 graviers . pousser . fourrés . surgir . bourgeons . tomber . châtons . couler
d'abord dans un ravin tortueuse tranchée
 rivages . courir . ruissellements . sombrer . rencontres . plonger . clairières . germer
o sinistres forêts
 gerbes . brouiller . chevelures . fouiller . moirures . briller . semis . respirer

Comme une épingle dans les plis
 d'un velours parsemé d'élytres
 prête à s'arracher pour ouvrir
 les replis de la tentation

herbes . dresser . racines . creuser . graviers . bruire . fourrés . vibrer
ils serpentent parfois se touchant presque puis
 bourgeons . pourrir . châtons . crouler . rivages . pousser . ruissellements . surgir
n'ayant plus que la fuite et l'effroi pour appuis
 rencontres . tomber . clairières . courir . gerbes . sombrer . chevelures . plonger
vous avez vu ces ombres passer
 moirures . germer . semis . brouiller . flots . fouiller . rayons . briller

Comme un serpent fossilisé
 conservant assez de verdure
 pour nous proposer des bouquets
 afin de concocter nos philtres

bourgeons . laver . chatons . courber . rivages . dresser . ruissellements . creuser
rapide agile et fils d'une race écuyère
 rencontres . bruire . clairières . vibrer . gerbes . pourrir . chevelures . crouler
l'enfant glisse en sautant par-dessus la bruyère
 moirures . pousser . semis . surgir . flots . tomber . rayons . courir
l'une après l'autre
 halliers . sombrer . témoins . plonger . oublis . germer . soulèvements . brouiller

Comme un lustre où l'on a pendu
 des branches de gui pour la nuit
 de la saint Sylvestre éclairant
 les baisers d'espoirs interdits

rivages . menacer . ruissellements . user . rencontres . laver . clairières . courber
se perd dans le hallier comme dans une mer
 gerbes . dresser . chevelures . bruire . moirures . vibrer . semis . pourrir
ainsi courait avril poursuivi par l'hiver
 flots . crouler . rayons . pousser . halliers . surgir . témoins . tomber
et parmi vos décombres
 oublis . courir . soulèvements . sombrer . ruines . plonger . échardes . germer

Comme un satellite jouant
avec un anneau tournoyant
dans l'éther des astres géants
qui grelottent loin du soleil

gerbes . attendre . chevelures . craindre . moirures . menacer . semis . user
comme deux ouragans l'un après l'autre ils passent
flots . laver . rayons . courber . halliers . dresser . témoins . bruire
les pierres sous leurs pas roulent les branches cassent
oublis . vibrer . soulèvements . pourrir . ruines . couler . échardes .
pousser **vos ruines**
écorces . surgir . résines . tomber . sèves . couler . flammes . courir

Comme un éventail de varech
dans la main d'une enchanteresse
attisant les braises discrètes
d'un brûle-parfum capiteux

flots . grandir . rayons . vivre . halliers . attendre . témoins . craindre
l'écureuil effrayé sort des buissons tordus
oublis . menacer . soulèvements . user . ruines . laver . échardes . courber
oh comment mettre ici dans des vers éperdus
écorces . dresser . résines . creuser . sèves . bruire . flammes . vibrer
vos lacs
ténèbres . pourrir . labyrinthes . couler . ratures . pousser . antres . surgir

comme les yeux d'un enchanteur
métamorphosé par les fées
pour une insulte très ancienne
qui vont retrouver leur vigueur

halliers . ouvrir . témoins . cacher . oubli . grandir . soulèvements . vivre
les bonds prodigieux de cette chasse affreuse
ruines . attendre . échardes . craindre . écorces . menacer . résines . user
le coteau qui surgit le vallon qui se creuse
sèves . laver . flammes . courber . ténèbres . dresser . labyrinthes . creuser
vos ravins
ratures . bruire . antres . vibrer . encres . pourrir . cavernes . couler

Comme un sexe dans une grotte
illuminée par les éclats
des nuages crépusculaires
parmi les duvets et les mousses

ruines . enfoncer . échardes . luire . écorces . ouvrir . résines . cacher
les précipices l'ancre obscur l'escarpement
 sèves . grandir . flammes . vivre . ténèbres . attendre . labyrinthes . craindre
les deux sombres chevaux le vainqueur écumant
 ratures . menacer . antres . user . encres . laver . cavernes . courber
vos halliers
 gouffres . dresser . tourbillons . creuser . poussières . bruire . cendres . vibrer

Comme une migration d'oiseaux
 survolant détroits et vallées
 s'interrogeant mutuellement
 pour le prochain atterrissage

sèves . relever . flammes . disperser . ténèbres . enfoncer . labyrinthes . luire
l'enfant pâle et l'horreur des forêts formidables
 ratures . ouvrir . antres . cacher . encres . grandir . cavernes . vivre
il n'est pas pour l'effroi de lieux inabordables
 gouffres . attendre . tourbillons . craindre . poussières . menacer . cendres . user
vous avez vu courir ces deux noirs chevaliers
 brindilles . laver . amas . courber . jonchées . dresser . sentes . creuser

comme les ossements rongés
 d'un moment de délassément
 qui reviennent à la mémoire
 avec de souriants reproches

ratures . polir . antres . écarter . encres . relever . cavernes . disperser
et rien n'a jamais fait reculer la fureur
 gouffres . enfoncer . tourbillons . luire . poussières . ouvrir . cendres . cacher
comme le cerf le tigre est un ardent coureur
 brindilles . grandir . amas . vivre . jonchées . attendre . sentes . craindre
vous avez vu l'immense et farouche aventure
 touffes . menacer . rouilles . user . sources . laver . ruses . franchir

Comme une bouteille à la mer
 dont le message s'est perdu
 parmi des fantômes de bulles
 crevant aux portes du cerveau

Livre Colignon

Texte choisi par Éric Bertomeu

poésie au jour le jour 10

Soupirs d'outre-deuil

*pour Henri Maccheroni
avec Dante*

Je t'aimais. Où es-tu ? - Je me souviens. - Approche-toi ! Je n'ai plus d'yeux mais je veux te voir dans la nuit. - Je ne te vois plus. - Je n'arrive plus à me souvenir. - Parmi les ailes de l'orgueil hier. - Apparais-moi ! - Je ne me souviens plus. Je ne t'entends plus. - Je n'ai plus d'oreilles mais je veux t'entendre dans la brume. - Je ne te sens plus. - Je t'aimais.

- Je vins en un lieu muet de toute lumière

- Viens près de moi. Je n'ai plus de nez mais je veux te sentir dans l'absence.
- Parmi les ossements de la paresse. - Parmi les battements de la gourmandise avant-hier. - La semaine passée. - Caresse-moi ! - Je me souviens. Où es-tu ? - Je n'arrive plus à me souvenir. - Pénètre-moi ! Je n'ai plus de langue mais je veux te goûter dans la pluie. - Je ne te vois plus. - Je n'ai plus de dents mais je veux te mordre dans la terre. - Je ne t'entends plus.

- Qui mugit comme fait la mer dans la tempête

- Parmi les fureurs de la luxure le mois dernier. - Réchauffe-moi ! - Je ne me souviens plus. Je ne te sens plus. - Je n'ai plus de peau mais je veux te toucher dans la boue. - Parmi les vagues de l'envie. - Rafraîchis-moi ! Je n'ai plus de mains mais je veux te prendre dans le feu. - Parmi les éruptions de la colère. - Parmi les profondeurs de l'avarice l'année dernière. - Il y a longtemps. - Il y a si longtemps. - Nourris-moi !

- Quand elle est battue par les vents contraires

- Je t'aimais. Où es-tu ? - Je me souviens. - Eclaire-moi ! Je n'ai plus de sexe mais je veux te foutre dans le vent. - Je ne te vois plus. - Je n'arrive plus à me souvenir. - Dans les ténèbres de l'orgueil dans une autre vie. - Délivre-moi ! - Je ne me souviens plus. Je ne t'entends plus. - Je n'ai plus d'yeux mais je veux te voir dans l'orage. - Je ne te sens plus. - Je n'ai plus d'oreilles mais je veux t'entendre dans la tempête.

- La tourmente infernale qui n'a nul répit

- Réveille-moi ! Je n'ai plus de nez mais je veux te sentir dans le naufrage.
 - Parmi les triomphes de la paresse. - Parmi les inondations de la gourmandise dans ce qui était la vie. - Dans un autre monde. - Conduis-moi ! - Je t'aimais. Où es-tu ? - Je me souviens. - Approche-toi ! Je n'ai plus de langue mais je veux te goûter dans l'enveloppement. - Je n'arrive plus à me souvenir. - Parmi les sursauts de la luxure. - Parmi les effondrements de l'envie.

- Malmène les ombres dans sa rage

- Parmi les glissements de la colère dans ce qui était un autre monde. - Apparaiss-moi ! - Je ne me souviens plus. Je ne te vois plus. - Je n'ai plus de dents mais je veux te mordre dans l'oubli. - Hier. - Viens près de moi ! Je n'ai plus de peau mais je veux te toucher dans le noir. - Parmi les griffes de l'avarice. - Je t'aimais. - Avant-hier.

- Les harcèle en les retournant et flagellant

- Parmi les grognements de l'orgueil la semaine passée. - Le mois dernier. - Je me souviens. Je ne t'entends plus. - Je n'arrive plus à me souvenir. - Je ne te sens plus. - Caresse-moi ! Je n'ai plus de mains mais je veux te prendre dans le blanc. - Où es-tu ? - Parmi les ailes de la paresse l'année dernière. - Pénètre-moi ! - Réchauffe-moi ! - Je ne me souviens plus.

- Quand elles arrivent devant les ruines

- Je t'aimais. Je ne te vois plus. - Je n'ai plus de sexe mais je veux te foutre dans la peur. - Rafraîchis-moi ! Je n'ai plus d'yeux mais je veux te voir dans le silence. - Parmi les ossements de la gourmandise. - Je n'ai plus d'oreilles mais je veux t'entendre dans le murmure. - Parmi les battements de la luxure il y a longtemps. - Il y a si longtemps. - Je me souviens. Je ne t'entends plus. - Je n'arrive plus à me souvenir. - Parmi les fureurs de l'envie. - Je ne te sens plus.

- Là sont les cris, gémissements, lamentations

- Nourris-moi ! Je n'ai plus de nez mais je veux te sentir dans la neige. - Où es-tu ? - Parmi les vagues de la colère dans une autre vie. - Eclaire-moi ! - Dans ce qui était la vie. - Je ne me souviens plus. Je ne te vois plus. - Je n'ai plus de langue mais je veux te goûter dans la fumée. - Délivre-moi ! Je n'ai plus de dents mais je veux te mordre dans la cendre. - Parmi les éruptions de l'avarice. - Je t'aimais. - Réveille-moi !

C'est là qu'on blasphème la vertu divine

- Parmi les profondeurs de l'orgueil dans un autre monde. - Dans ce qui était le monde. - Je me souviens. Je ne t'entends plus. - Je n'arrive plus à me souvenir. - Je ne te sens plus. - Conduis-moi ! Je n'ai plus de peau mais je veux te toucher dans les flammes. - Où es-tu ? - Parmi les ténèbres de la paresse hier. - Approche-toi ! - Apparaiss-moi ! - Je n'ai plus de mains mais je veux te prendre

dans la poussière.

Alors je compris qu'à un tel tourment.

- Je ne me souviens plus. Je ne te vois plus. - Je n'ai plus de sexe mais je veux te foutre dans le sable. - Viens près de moi ! Je n'ai plus d'yeux mais je veux te voir dans la rouille. - Parmi les triomphes de la gourmandise. - Je n'ai plus d'oreilles mais je veux t'entendre dans la suie. - Dans les inondations de la luxure avant-hier. - La semaine passée. - Dans les sursauts de la colère. - Dans les effondrements de l'envie.

- Etaient condamnés les pêcheurs du sexe

- Je t'aimais. Je ne t'entends plus. - Je me souviens. - Caresse-moi ! Je n'ai plus de nez mais je veux te sentir dans l'ombre. - Je ne te sens plus. - Le mois dernier. - Dans les glissements de l'avarice l'année dernière. - Penètre-moi ! - Je n'arrive plus à me souvenir. Où es-tu ? - Je n'ai plus de langue mais je veux te goûter dans la noyade. - Je ne me souviens plus. - Dans les griffes de l'orgueil.

- Qui soumettent leur raison à leur gaillardise

- Réchauffe-moi ! Je n'ai plus de dents mais je veux te mordre dans l'étouffement. - Parmi les grognements de la paresse. - Parmi les ailes de la gourmandise il y a longtemps. - Il y a si longtemps. - Je ne te vois plus. - Je t'aimais. Je ne t'entends plus. - Je me souviens. - Rafraîchis-moi ! Je n'ai plus de peau mais je veux te toucher dans la fuite. - Je ne te sens plus. - Nourris-moi ! - Dans une autre vie.

- Comme les étourneaux sont portés par leurs ailes

- Parmi les ossements de la luxure dans ce qui était la vie. - Eclaire-moi ! - Je n'arrive plus à me souvenir. Où es-tu ? - Je n'ai plus de mains mais je veux te prendre dans la chute. - Je n'ai plus de sexe mais je veux te foutre dans l'enfer. - Réveille-moi ! Je n'ai plus d'yeux mais je veux te voir dans la nuit. - Parmi les battements de l'envie. - Parmi les fureurs de la colère dans un autre monde. - Dans ce qui était le monde. - Je ne me souviens plus.

- Dans la froidure en larges bandes planes...

collages Maccheroni

texte choisi par France Weber

Notre choix

Gustave Moreau :

- *Que cherchez-vous donc ?*

Henri Matisse :

- *Je cherche à rendre ce que les maîtres n'ont pas rendu, par exemple ce qui est devant nous... ...cette beauté que les maîtres n'ont pas rendue.*

(extrait de CANTIQUE DE MATISSE,
Michel Butor)

Tu lèves les yeux, baisses les paupières, pâlis soudain, tu te laisses aller, tu glisses, tu lâches prise. Et maintenant tu te réveilles, tu ouvres les yeux, tu es en face d'un écran, tu dégages la poussière de l'écran, pour lire le nom de... tu lis le nom de Butor. Tu découvres une série de textes réunis par l'auteur *pour l'ordinateur*.

Michel Butor est un pionnier, parmi les grands auteurs français d'aujourd'hui, à offrir sur son site à un vaste lectorat une part peu connue de son œuvre.

Après *Paysage à travers un autre* - évocation de la vie de Vincent Van Gogh à partir des lettres à son frère Théo - tu te surprends en train d'essayer d'attraper une poussière dans un rai de lumière : « Il ne voit que le soleil qui poudroie ».

Tu n'aurais pas dû lire *Selon le Livre du Conseil*, car tu as mis le doigt sur une vérité essentielle mais douloureuse : les poètes aussi mentent. En effet, si l'on en croit le Livre, les premiers hommes dignes du nom d'homme étaient... quatre hommes. Vertueux, certes, mais pas une femme au commencement. C'est écrit noir sur blanc. Mais quoi, le détail fait tellement partie de la tradition... *Selon le livre du Conseil* te rappelle ces vers de Giacomo Leopardi : « Alors il me souvient et de l'éternité / et de l'âge défunt et de l'âge présent, / encore vivant, et de toute sa rumeur ».

Tango t'a fait danser avec entrain dans les « Faubourgs bavards / le long du fleuve / dont les eaux glissent / contre les briques », « Paresseusement / avant et arrière / mais fougueusement / tourbillons d'écume », « Le bras sous l'aisselle / jupe contre pantalon / hanches ployées / jambe tendue ».

Un poème en prose choisi parmi les *Poésies au jour le jour-4*, et, n'oublie pas, parvenu jusqu'à toi dans la petite cuillère d'électrons nommée oueb, s'intitule *La porte dans le feuillage*. Souvenir, métaphore des lauriers coupés serrée dans une prose délicate comme celle de Ponge.

Dans le jeu du bonheur (*Au grand bonheur la chance*), c'est la carte « un peu de silence entre amis autour de quelque boisson » que tu demandes.

Sur la réserve, de loin te rappelle une collection de poésies paresseuses d'un écrivain à la mode, témoin de l'ennui *post-moderne* et défenseur de la seule cause du *spectacle*.

Fraîcheur ardente, articulé par deux mots, l'*ombre* et le *vrai*, t'évoque l'instantané ruisseau de couleurs d'un

dripping de Jackson Pollock.

City Limits tel un solo de batterie te poursuit de son rythme, rythme du travelage sonore des longs chemins de fer américains.

Bâtons de jeunesse est une vague qui reflue et t'entraîne vers la jeunesse : « je devine que je m'approche ».

C'est vrai aussi pour le Père Hugo, aux vastes pas s'enfonçant dans *L'aisselle de la forêt*, vrai comme avril poursuivi par l'hiver ; vrai comme l'autre, moins sévère et moins beau, qui te portait dans ses bras. Pour lui, pour Hugo, tu ferais rouler un barillet sur ta tempe s'il fallait : pour la fierté de Lyrisme. Incantation. Mystification. Prophétie. Musique. Ironie. Splendeur.

L'inachevée et irrationnelle quête de tes désirs vient de ce que tu es, homme ou femme, plein d'émotions que tu tentes d'oublier. C'est *Soupirs d'outre-deuil*.

Tu as tourné la page pour découvrir un texte des plus détonants : *Dépanneur*. Il s'agit de la condensation d'une année dans un poème, un texte vibrant, un de ces textes qui t'ont semblé les plus aboutis parmi les registres variés d'une rare et belle voix de la poésie en langue française contemporaine. A cause de la nouveauté et la pertinence des procédés poétiques. Avant Michel Butor il se pourrait qu'aucun maître n'ait réussi à rendre aussi bien le réel de la vie, pas même les vieux maîtres surréalistes, réel de lieu, de temps et d'action. Mais réel non idéal, qui délaisse les fictions, en particulier celle tenace de l'Unité. Les poètes, les artistes, et ceux qui savent ajuster leurs pensées à leur vie, soit avec une règle méthodique, comme

les scientifiques et les philosophes, soit seulement par instinct, comme tout le vivant, ceux-là s'y prendront toujours sinon mieux qu'avant, du moins autrement.

« *JE ME SOUVIENS. A travers des étages et des étages un peu de ciel tout bleu. C'est l'fun.* »

Tu trouves l'image belle. Elle t'évoque un ready-made d'Yves Klein, l'artiste français qui capturait des morceaux de ciel...Tu as découvert dans le texte *Dépanneur* quelques-uns des procédés d'écriture qui s'épanouissent partout dans l'écriture de l'auteur. Tu réalises encore mieux combien les formes utiles à l'écriture sont celles qui servent les rythmes du présent et non celles qui s'enlisent dans la nostalgie. Comme ces brèves ou longues mais essentielles phrases qui vont droit au but, même si de-ci de-là on prend encore le temps de la rêverie. Phrases sans les modulations que permettent virgules et propositions relatives. Pas de digression, tout est immédiat, les images de la vie éveillée défilent comme un rêve. Autre procédé suggestif relevé parmi tant d'autres, l'emploi des majuscules inhabituel dans le décor sobre et abstrait des caractères occidentaux. D'autres poètes ont utilisé les majuscules, comme Paul Celan : « *IL Y AVAIT DE LA TERRE EN EUX, et ils creusaient.* »

« *JE ME SOUVIENS* », lis-tu à voix haute...

Pierre Lamarque

Michel Butor

l e p o è t e d e s e r v i c e

e-Poésies

lapageblanchemail/juin(2002)numéro(20)

- Miguel de Asén . 49
- Pierre Lamarque . 51
- Hervé Chesnais . 52
- Valery Oisteanu . 57
- Juliette Schweisguth . 59
- sonneur . 60
- cemara . 65
- Jean-Michel Niger . 66
- Stéphane Méliade . 67
- Hana Kubickova . 70
- Éric Bertomeu . 71
- Mireille Seassau . 73

Miguel de Asén

Coeur partagé

De l'esprit d'un peuple répandu,
Par le temps au-delà des mers,
La culture s'imprime en mille lieux,
Telle une embrassade à la terre.

Il est un sang reverdi,
Comme fleurs d'indigènes par milliers,
Germant sur de fertiles pentes,
Comme un chant libre partagé.

Ce sont mille races qui se fondent en une,
Mille idéaux forgeant une seule fin,
Mille rejetons en un berceau commun.

Ils ont sous eux tous le même ciel,
La même lune protège leurs rêves,
Leurs pas parcourent le même sol.

M. de A.

Traduction : Pierre Lamarque

Corazón compartido

El espíritu de un pueblo expandido,
Por el tiempo más allá de los mares,
Su cultura se impronta en mil lugares,
Como abrazo por tierra extendido.

Es una sangre que ha reverdecido
Como flor de indígenas en millares,
Germinando en fértiles hontanares,
Como un canto libre compartido.

Son mil razas que se funden en una,
Mil ideales forjando un solo anhelo,
Mil vástagos en una común cuna.

Tienen todos bajo sí el mismo cielo,
Protege sus sueños la misma luna,
Recorren sus pasos el mismo suelo.

M. de A.
Extrait de « Son retos »

pain,irgule

P.
L

Hervé Chesnais

Dimanche soir, Paris

C'étaient des dimanches d'après le désir, on s'était levé tard, le corps lourd des bières de la veille. Oui, nous en buvions trop. On se retrouvait là, dans ce bar rue Charlot, un peu bouffis forcément, on se racontait nos coups, on ne s'écoutait qu'incidemment, on riait des beautés cachées, des laideurs honteuses, on portait des chemises écossaises et les jeans, souvent, nous étaient étroits. Au sous sol, des vidéos pornos américaines, toujours les mêmes, de ces corps déjà démodés, de ces rites énigmatiques et toujours un peu ridicules tant est que vieillissent mal les figures de l'envie. Il y avait là un ancien danseur confit dans le vin blanc, un vigile érudit qui relisait Proust dans les bureaux déserts de la Défense, un prêtre en cuir qui disait des ordures et demandait pardon. Parfois, John revenait d'Amérique, et c'était le plaisir de son rire franc, qui élargissait les murs. Ombres de mes dragues, chinoiserie sur mur de pierres qui défigurent votre silhouette, vendredi de ténèbres, je souffle sur le suif et vous vous effacez..

H. C.

Fable

On le croyait trop vieux, le Forestier, on le pensait las d'éructer des ordures, il avait sa futaie, il connaissait toutes les bauges où se vautraient les sangliers, pourquoi sortir hors les bois, pourquoi se blesser aux cultures ?

La saison se prêtait aux disputes, et l'on avait argumenté autour d'infimes différences, si ténues que l'audience les avait tenu pour jeu, raffinement de tropes et plaisir de clercs. Une fois encore, il y aurait vendanges, les sages boiraient le vin du peuple offert, et les filles auraient souri sous la treille de septembre.

Or vint avril, et il fallut bientôt admettre que le vieux cyclope avait éventré l'arrogant pasteur, et que ne le séparait du rivage aimé qu'un larron pathétique et ses sbires éclopés, un roi sans royaume qui avait arraché pour les fondre les ors des palais, qui s'était payé sur la chose publique, qui avait pillé le grenier commun. Il demandait à nouveau le suffrage de ses victimes, et faisait entendre à qui le voulait le grondement sourd qui montait à la lisière. Son nom qui s'étranglait dans nos gorges, l'acclamer ? Remugles de bile.

Serrer le poing sur le couteau plié qui dort dans la poche.

H. C.

Funérailles d'Hélène C.

Les larmes sont apparues. Les visages ont révélé le dessin des années futures, et je vous ai vues, jeunes filles qui pleuriez dans du papier blanc, les joues creusées, des ravines sous les yeux rouges, ne sachant que faire du nom d'Hélène, ne sachant ni le dire, ni le taire. Je vous ai vu vieillir, comme si vieillissant, larmes d'antijouvence, paupières bouffies empruntées à vos mères, vous vouliez, presque rageusement, vous rapprocher d'Hélène. Et à vous voir si perdues, jeunes filles que je croyais connaître un peu, jeunes filles pétrifiées sur les bancs de la classe, le regard fuyant la place vacante d'Hélène, à moi aussi les larmes sont venues. Les dix sept ans d'Hélène, et désormais son mystère à jamais fermé, mais tout autant votre hébétude, le déchirement de vous savoir mortelles : la nouvelle de la mort d'Hélène, ce mercredi matin, vous avait toutes un peu tuées. Désarroi quant à moi : à quoi bon faire l'appel et mener les routines, puisqu'Hélène manque à l'appel, à quoi bon sa moyenne (elle avait baissé), pourquoi l'avoir engueulée la veille, Hélène, pour un commentaire raté ?

Vous avez fini par parler, par bribes vous avez fait ce qu'il fallait, la ramener par bribes, parmi nous, vous avez fini par dire. La ramener par bribes, qui a commencé ? Emilie, Charline ? Qui a pris son courage pour lancer les filets ?

Jaune, elle aimait le jaune. Elle riait aux Simpsons, lisait de la science fiction, faisait du kick boxing, elle voulait devenir policier. Portrait chinois d'Hélène. Elle n'a jamais tant parlé, Hélène la muette, Hélène la lisse. Hélène la craintive est morte renversée au retour de son entraînement. Kick boxing... Je ne sais même pas ce que c'est. Policier, Hélène ? Rêve de longue date, rêve de garçon manqué, je le savais, je l'avais oublié, ne pas juger, ne pas juger : c'est le jour où tout accueillir. Par bribes, vous la ramenez sur la rive. Nous ramassons. Poursuivez, jeunes filles, pleurez, Antiparques, le casque d'Hélène, la moto d'Hélène.

Vous écrivez une lettre, vous choisissez des textes pour l'enterrement, vous organisez une collecte pour les fleurs, il y a trop d'argent, on paiera une plaque avec le reliquat. A qui écrire ? à Hélène ? aux parents d'Hélène ? Et quoi lire ? - des poèmes, mais elle n'aimait pas les poèmes, Hélène. Le jaune, le kick boxing, les Simpsons. Faire graver les Simpsons sur la plaque. Vous êtes mauvais goût, vivantes jeunes filles (et va pour les Simpsons). Samedi, chacune viendra, une

rose jaune à la main. Des poèmes, quand même. J'en apporte un grand sac. Mais vous préférez les manuels, vous relisez demain dès l'aube, vous relisez sur la mort de Marie, vous êtes émues... Puis vous fouillez dans le sac, vous trouvez Auden trop triste, vous ne comprenez pas la stupeur de Roubaud Je vous prête le Valente posthume, vous regardez étonnées ce livre dont les pages se défendent, vous renoncez à couper les pages, vous avez peur de la profanation. Trop déchirant Ristat, Stéfán trop ricanant. Quevedo, très beau. Lucie l'essaye. A haute voix, illisible : traductore, traditore. Carine a pris les poèmes de Samuel Wood. Des Forêts s'impose, n'y voir que le signe de l'évidence. Fraternité du deuil :

*Non, elle est là et bien là,
Qu'importe si le sommeil nous abuse
Il faut se brûler les yeux
Endurer cette douce souffrance,
Ebranler, perdre même la raison,
Détruire ce qui viendrait à détruire
L'apparition merveilleuse
Accueillie comme on tremble
A la vue d'un visage saisi par la mort
Dans le dernier éclat de sa fleur.*

Bien sûr, il fait gris, bien sûr il va pleuvoir. J'ai pris en partant nos deux parapluies noirs. Crochet par Saint-Etienne y chercher Elodie ; elle n'a pas dormi, elle s'est juré de ne pas pleurer, elle pleurera, elles pleureront toutes. Ce matin pluie et larmes. Bouleville, église. Le parking était plein, on a ouvert un champ, nous sommes arrivés juste à l'heure, trop tard pour entrer, l'église était pleine, le cimetière était plein, l'assemblée débordait sur la route, les fleurs croulaient sous le porche, la maison Gatinet avait dû travailler tard pour faire face. Toutes les fleurs numérotées. Des vieux du coin ont compté. Ici on ne peut pas s'empêcher de compter. Des chants sortaient de l'église, des gens parfois aussi, qui pleuraient trop fort. Au dessus du porche, le clocher de briques, le clocheton d'ardoise. Il fait froid, l'if n'abrite de rien. Averse, chagrin. Hortensias blancs, orchidées mauves, roses, lys. Des effluves sucrées par instant nous saisissent. On dirait parfois des corbeilles de mariage. La maison Gatinet a fait avec ce qu'elle avait. Mois de mai, mois de Marie ; dans les pressings on loue des aubes.

Les filles sont entrées, en noir pour beaucoup, on les a fait asseoir dans les stalles du choeur, Elodie n'avait pas de noir, elle était en

gris, un peu gênée elle me l'a dit, aucune importance Elodie, aucune importance. Il y a eu des chants, il y a eu des prières, les employés des pompes funèbres ont sorti quelques chaises en plastique pour que les vieux s'assoient dehors, mais aucun ne s'est assis. Il y a eu des chants il y a eu des prières, on entendait les chants, on devinait les prières, les lectures, les sermons au bruit que faisaient les gens à se lever des bancs. Sous la pluie des reniflements, parapluies noirs, mouchoirs blancs. La quête, sous qui tintent, combien donner ? Les vieux regardent, les vieux comptent, je deviens vieux.

Il faut entrer sous le porche, signer les registres dont les feuilles gondolent (larmes ou pluie, comment savoir ?), on y lit : « partage votre douleur », « il faut tenir bon pour le fiston », « mes très sincères condoléances ». Il faut s'avancer sous la nef, jusqu'au cercueil de bois clair, prendre le goupillon, tracer la croix en l'air, ne pas regarder les filles qui pleurent sur les stalles, ne pas s'imaginer Hélène dans la bière, ne pas penser que sa chanson préférée est décidément atroce (Céline Dion, Maria Carrey ?), tracer la croix en l'air, sortir attendre, ramasser les filles. Elles pleurent comme des urnes, qui croirait que ces joncs-là sont des outres de larmes ? Solène fume en pleurant, Latifa console Lisa, Elodie pleure en gris, Noémie, Céline, Marie Laure, Anne Sophie, Amélie, Anaïs, Rachel... Au milieu de vous, les deux garçons, qui pleurent aussi, Jérôme, Jean-François. Chloé, Gaëlle, et les deux Sabrina... Je fais l'appel, restez vivants.

Vous aviez vos roses jaunes, jaune citron, jaune Meilland, de tous les jaunes possibles, au cimetière vous les avez jetées sur le cercueil de bois clair. Vos gestes de jeunes filles, seize, dix-sept, dix-huit ans, vos gestes de jeunes filles.

H. C

Valery Oisteanu

Manifeste Visuoralistique

Debout rêveurs ! Il est temps de redécouvrir l'anarchie
Good-bye vingtième, créature inachevée
Pour le siècle à venir, terminé le récital des poètes
Terminé l'attroupement des spectacles, terminés les livres de salons
Terminés les autographes, finis les manifestes
Lâchez les amarres de la vie simple, câbles et ordinateur à la dérive
Mandalas dadas salutaires
Anti-gravity, exaltation, translibération
Découvrez dans la nuit étoilée la constellation du pénis
N'ayez pas peur de zapper l'écran de la jeunesse perpétuelle
Je vois des pingouins bleus dans les basse-cours
Et dans chaque baignoire une tortue rouge

V. O.
(trad. P. L. et S. M.)

Un pont s'écroule

Coup d'arrêt au trafic,
des roches s'éboulent sur le Pont du Port Bas,
en ce treize janvier, jour anniversaire du suicide de Ray Johnson.
Fantôme malheureux, mal aimé.
Écroulement des piliers.
Rien moins rien c'est encore un peu.
Pont, terminus par-dessus de l'eau glacée.
Le Maître du désastre s'enfuit à la nage.
Loin de l'art du monde.
Loin du pont levé vers la terre promise.
Frictionne ton front contre des pierres
et jette ta bouteille emplie de messages,
un couteau langé dans du papier sanglant,
une lame de rasoir imberbe,
en travers de la malléable chair des cadavres.
C'est ça l'art de la mort.
A présent il arpente le Purgatoire,
Man Ray de Détroit.
La vision aux rayons X de monsieur Johnson
abolit tout de l'art viril, de l'art des correspondances
et de l'art à l'œuvre sur la toile électronique.
Le Maître s'enfuit à la nage

V. O.
(trad. P. L.)

Juliette Schweisguth

ô, sur ma fenêtre,
un oiseau lave ses plumes
pleines de quels vols ?

J. S.

Sonneur

Nuances d'oiseaux

(Chant III des Chants archétypes)

maintenant je peux écrire

h j'pns mn p'tt zr

ts rs' d'm l'rpplr dns tn

cs pnmq

(c'était mauvais j'ai donc abrégé)

le p'tit noir légèrement passé

de six à six cinquante

deux mois avant le *grand dérangement*

puis à UN européen à la nouvelle année cela fait bien

neuf virgule trente trois pour cent en moins (- 9,33 %)

dans la poche du poète de comptoir

« faux privilégiés vrais nantis »

allons donc à nouveau user nos semelles dans les sentiers

printaniers de la bibliothèque à nuages

dans les décombres de ta mémoire de ton oubli

au cœur de la forêt tranchefile

après avoir coupé les dernières bûches

allons décompter les nuances de vert si cela est encore possible

les nuances d'oiseaux si elles sont encore audibles

tu aimes te pencher légèrement sous la branche

en sentir le retour sur ton épaule

le froissement des frêles feuilles du frêne sur ton front

(pfiutt !)

selon l'odeur et la lumière

lums et clartatz

tu sais exactement te situer

à quelle page à quel chapitre à quel volume forestier

tu as affaire

pas de sentiers qui ne t'impressionnent

tu crois savoir où tes pas tes feuilletages te mènent

Cher Innocent

tu crois le savoir et tu discernes bien les loups

des bêtes anciennes
que tu sens poindre sous la joue *al dente*

J.Srmgo-LmondDpl.03.2002/3

l'odeur des livres

l'odeur d'un conte florentin, ou portugais, qui sait

- *le sonneur n'est pas ici, et c'est moi qui ai sonné la cloche*
- *Mais alors, personne n'est mort ?*
- *Non pas quelqu'un qui aurait un nom ou l'aspect d'une personne*

« *Ces soldats israéliens qui disent non* »

bon

osera-t-on ? (en rythme de valse des collines)

allons par les ponts dans les vallons du Dalon par
lo doutz temps a l'issir de martz

on trouvait là une abbaye cistercienne

aujourd'hui

il n'y a même plus de ruines anciennes

au loin

on aperçoit les murs neufs d'une cité sanitaire
un endroit à point nommé pour des respirations salutaires

la forêt de Born

du moins n'y avait-il là que de la forêt au XII^{ème} siècle

de nos jours quelques hameaux et villages périgourdins

Ste-Trie Boisseuilh Clairvivre Salagnac Puy-des-Âges

loins de tout

semés sur les collines forestières

mais proches d'*Altaforte, Sestina selon St Eyr*

[cartulaire Abb.Daln 1114-1247]

il y a plus de huit siècles Bertran de Born, Bernard de Ventadour
trouvèrent refuge ici (et plus tard dans les chants de l'Alighieri)

[inferno XXVIII 130-142]

collines vertes chevauchées
par Pierre de Bussignac
Guillem de Salignac et bien d'autres
au moins une demi-journée de cheval à travers bois pour rejoindre
la ville la plus proche
à travers collines escarpées
ces hommes voyageaient pourtant à travers toute l'Europe

(on élabore en ce moment une revue littéraire par courrier
électronique
dans un espace planétaire)

allons donc dans
lo doutz temps a l'issir de martz
par les ponts électroniques dans les vallons du Dalon même

Vis. Dante VH Lég. Scles.
Lui seul porte le poids du crime universel
l'ami Bertran qui porte sa tête sous son bras
en guise de lanterne

et aussi le dernier message écrit de Proust à Céleste
Je n'ai ni mes petits gâteaux secs ni ma montre
comme un réseau imaginaire
un fil ténu-tiré depuis une chambre de liège
ou une grange du Périgord blanc
une forêt étrange, aux essences prononcées
sur lesquelles seuls les oiseaux rebelles peuvent se percher
rouge-gorge sur le genévrier lapin dans le pré aujourd'hui
la clef des songes avec Vaculík

(en rythme là-aussi s'il vous plaît)
tu es lancé malgré toi dans le grand voyage
mesuré en pages, chapitres et volumes
en titres et en rayons de l'infini
et Proust à Céleste : « *Cette nuit, j'ai mis le mot FIN.*
Maintenant, je peux mourir. »

quelques morceaux d'errances intérieures
fragments de papiers d'écritures mythiques
et la métaphore du champ de roseaux
étendue de quenouilles et de glaives

qu'est-ce que ça signifie pour toi ?

l'idée

celle d'une production d'écrits libres et sans valeur
n'attendant rien en retour livrés anonymement
potlach situationniste ou jardinage voltairien
c'est comme vous voulez

de toute façon on est dans une partie de campagne

qui finira mal

j'imagine Sylvia se balançant éternellement près du lac de Born
(du noir et blanc au vert et bleu)

se cacher est aujourd'hui la seule manière de révolution
alors que la mode est à la spectacularisation de l'ego
et de sa vulgaire misère sexuelle

donc

proposer discrètement un peu d'écrit
un peu d'écart sans nom
un peu d'espace non marchandable irrécupérable
un peu d'oubli

Sylvia continue sa promenade au pied d'*Altaforte*

maintenant je peux pourrir

en attendant je lui tiens compagnie
déguisé en chevalier de Parny

*Que notre vie heureuse et fortunée
Coule, en secret, sous l'aile des amours,
Comme un ruisseau qui, murmurant à peine,
Et dans son lit resserrant tous ses flots,
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux,
Et n'ose pas se montrer dans la plaine*

et, après quelques pages tournées vogue sur l'Atlantique
dans les brumes froides des bancs vers le Cap à l'aigle

s.

Impromptu de printemps

on ne te fera jamais marcher au pas de l'oie
on ne te fera jamais marcher

en oiseau léger habillé
tu erres avec le ruisseau discret sous les feuilles
au rythme variable de l'eau et du songe

par passion de la langue et de ses paysages

du français de Céline ou celui de Montaigne
des périodes de Proust ou de Chateaubriand
de l'anglais de James Joyce ou celui d'Esra Pound
dans l'italien ancien de Dante et de Pétrarque
dans l'occitan de Born Ventadour et Borneilh
l'arabe d'Ibn Battuta et celui de ton voisin
l'espagnol de Borges et de Cervantes
l'allemand de Thomas Mann ou celui de Kafka...

en rythme de danse ou de mazurka-valse
de techno-bourrée ou menuet huppé
de sardane pâle ou pirouette hip hop
tu iras par les chemins de mécréance
fréquenter la Bible et le Coran
les psaumes et les sourates
le Tao-tö-king et la Bhagavad-Gita
la Torah et Confucius

et Nietzsche et tes yeux bleus

ou noirs
ou bleus à nouveau

et tes lèvres
ta peau de printemps
ta voix

par dessus le son des cornemuses

tu iras marcher dans la forêt de ton incomplétude
en oiseau léger habillé

répéter que
la répression des oiseaux nuit au silence

s.

Cemara

lorsque

au

n'est pas

l'heure

rendez - vous

les

passent

questions

le

temps

comme

leurre

un

l'instant

de

pour

joueur

qui

le

en

est

nous

c.

Stéphane Méliade

Difficile

Elle disait « la vie est difficile ». C'était sa première phrase du matin. Elle la prononçait d'un ton triomphant, comme si ces mots avaient été la meilleure nouvelle du monde.

Elle disait « la vie est difficile » comme elle aurait dit « Bonjour ! »

Elle tenait sur ses genoux un ouvrage compliqué dont les fils étaient partiellement invisibles. Leurs extrémités étaient cachées au regard humain.

À certains instants, je ne savais pas qui elle était. Son visage semblait prendre des directions incolores, exprimer des émotions réservées à des initiés ou au contraire à ceux qui oublient.

À d'autres moments, il me semblait la connaître mieux qu'elle ne se savait elle-même et mes mouvements paraissaient guider les siens comme si j'étais une corde pour la hisser hors d'un puits.

Je passais et repassais les portes de la maison, espérant qu'elles soient arches de connaissance, des portails de conscience qui me permettraient de réunir ces deux moitiés d'elles, de tourner ses deux faces l'une vers l'autre. Cela ferait comme un mouvement de boucle très douce, comme un rideau en velours d'être qui tomberait en proclamant « la pièce est finie, tu es toi ».

Quand je revenais auprès d'elle, son ouvrage semblait bouger, changer de couleur, accéder à un état encore plus complexe.

Elle le regardait alors avec moi, puis s'animait du même sourire que celui du petit matin et m'expliquait :

- Il est difficile parce qu'il est vivant.

S. M.

*Genèse d'un nouveau monde
dans la plus petite chambre d'une ville tropicale*

Maintenant, il faisait nuit.

La nuit n'était pas une absence de lumière, mais un éclat autre.

Peut-être une lueur qui aurait réfléchi davantage que ses semblables et se présentait à nous sous plusieurs angles.

Le fétiche était fatigué. Tu l'avais posé sur la table de nuit.

Je le voyais, maintenant.

Je le voyais, mais ça ne voulait pas dire que je pouvais lui attribuer un nom et une forme.

« ... par une très froide soirée d'hiver, un jeune moine se présentera à l'entrée d'un monastère... »

C'était moi qui parlais, cette fois. Je n'utilisais pas le même temps de conjugaison car je voulais créer un relief entre nous.

La troisième histoire, tu la racontais aussi, mais pas avec des mots.

La nuit était tombée très doucement et tu avais plié ton corps au fur et à mesure que la lumière décroissait.

« ... il demandera d'une voix très douce à voir le supérieur. Lorsqu'il sera mis en sa présence, il lui posera une simple question... »

Tu avais ramené tes jambes sous toi puis tes bras autour de toi.

Tu appelas ce geste « danser vers l'intérieur ».

Posé sur la table, le fétiche s'animait aussi.

Au-dessus de nos têtes, il y avait une lampe.

Elle émettait une luminescence de l'exacte couleur de ta chair.

« ... Maître, quelle est la forme de la lumière ?... »

Dès que j'avais commencé l'histoire, tu t'étais dépliée.

Ton corps ouvert s'était soulevé en un sursaut comparable à l'éclat d'un phare.

On aurait juré que tu signalais quelque chose.

« ... Le Supérieur du monastère contempera ce jeune moine emmitoufflé dans un épais tissu... »

Le fétiche semblait te comprendre et s'inclinait vers toi.
Tes gestes étaient si doux, si harmonieusement lents et pourtant on aurait juré qu'à chacun de ses plus légers déplacements, ta robe allait se déchirer.

« ... sans attendre la réponse, le jeune moine répètera « maître, quelle est la forme de la lumière ? » puis il se déshabillera brusquement et, sous la lumière des lampes à beurre, apparaîtra une jeune fille nue... »

Tandis que tu continuait de danser, une douleur a vrillé mon corps.
Je l'ai accueillie.
L'éclat de la lampe s'est fait plus intense.
Le fétiche avait disparu de la table de nuit.

« ... alors, atteint par l'illumination, le Supérieur suivra la jeune fille dans la montagne sans attendre le matin... »

Tes gestes m'ont tout expliqué.
Lorsque j'ai senti le fétiche bouger en moi, je n'ai pas essayé de retenir le rayonnement qui émanait de mon propre corps.

« ... et de son enseignement naîtra un nouveau monde. »

Les gens m'ont dit qu'il te voyaient chaque jour marcher, t'asseoir, t'allonger, dormir.
Mais moi, je sais que depuis cette nuit-là, tu n'as plus jamais cessé de danser.

S. M.

Hana Kubickova

Poésie d'Automne

Ce matin je suis allée dans un parc
Dans le parc que je connais bien
Je me promenais, je passais
J'observais des dames avec leur chiens
Je fermais les yeux et j'aspirais
J'aspirais les feuilles pourrissantes
Et j'écoutais le bruit de mes pas
Dans le feuillage tombé
Partout où j'arrivais
Le brouillard s'ouvrait devant moi
Et se refermait derrière mon dos
Je découvrais des coins inconnus
Beaux, tristes, mystérieux
Je m'arrêtais sur ces endroits
Et je chuchotais des poèmes
Que j'avais appris il y a des années
Je restais assise sur un banc près de mur
Dans un coin avec des arbres
Je sentais le froid montant du sol
Affiné du tapis de feuilles
Et je sentais figer mes pieds
Mes genoux, mes jambes
Je chuchotais les poèmes
Comme une prière, comme une litanie
Je ne sentais plus mes mains
Mes bras, mes épaules
Je ne sentais plus rien
Même le vent s'est arrêté
J'étais comme une statue
Pâle, immobile, dans l'extase infinie
Enfin j'étais calme, ... heureuse

H. K.

Éric Bertomeu

Paradiso !

Il y avait des feuilles de coca dans les chroniques mâchouillées, des cristaux de sucre brun dans les voix empâtées, une torpeur de strychnine.

Le pavé du quartier de briques luisait sous l'incandescence profonde du silence de paix des absents et les canaux du matin affichaient l'inaffabilité des surdoses de la nuit.

Les escaliers du Paradiso étaient abrupts à gravir, ils donnaient à la conquête des seuils ahuris la couleur vive et laquée de la porte souvent fermée et celui qui avait encore survécu à l'instant d'ascension s'allongeait là dans la certitude d'être encore mieux servi par la roulette de la divine dépossession du peut-être rêver.

Pour gagner, tout le monde le savait, il fallait miser sur le sang et ne pas en déborder.

La bille d'ivoire glissait à la lisière du cylindre d'ébène jusqu'à la fin de sa rotation comme un cœur de monde flashé sur une icône et pulsait ses lueurs fluorescentes dans l'excitation de l'ivresse des systoles coruscantes.

Alors la bougie allumée sur la rampe moite du quai emplissait de chaleur la cuillère à dissoudre et du bout de l'aiguille les paillettes chatoyantes s'anéantissaient dans un sérum jubilatoire de cruauté sublime, filtrée dans la ouate grise usée ; la solitude chaude et arrogante de l'oubli du prochain lancer.

E. B.

Choses abandonnées

vitrines trottoirs platanes acacias
véhicules casés de parts et d'autres de la chaussée
goudron chaud luisant propageant le fantôme d'un tremblement d'air
chat habituel se roule dans sa tâche de soleil
chien tire le cuir de son maître
quelques micocouliers tourmentés par le vent un néflier
mélodies cuve de mazout surclassées parfois par les émanations
gracieuses et obsédantes du mimosa
derrière un mur un jardin ou une cour close à l'abri
de la main passante
de l'œil qui aimait le jaune
pollen des pins d'aleph fine pellicule d'obstination annuelle
ville encore
choses abandonnées

E. B.

Mireille Seassau

Sienna

sur le corps des terres d'Ombre
une flamme dans l'air avale la clarté
le froissé bleu cendre des regards

Impression aventurine
d'une rencontre en bout de table
le vin palpite aux joues
et joue
le clavecin du monde

Ordre
solitudes...
rouge incarnat d'un mot violent
à ta bouche
caravane blanche et noire des notes
sous nos doigts
une lame dans l'oeil, le silence implose.

D'une rencontre en fond de ciel
je regrette la transparence
et se cacher n'est rien
il faut apprendre la lumière

Une rencontre caramélise la volonté
et te chasse du sommeil pour longtemps
de la viole de gambe exerce l'amour
en territoire humain
les fantômes se font rares. Oublie les silhouettes

en Sienna

M. S.

*Frère, ne t'en va plus si loin.
D'un peu d'aide j'ai grand besoin,
Quoi qu'il m'advienne.
Je ne sais où va mon chemin,
Mais je marche mieux quand ta main
Serre la mienne.*

Alfred de Musset

Feu

Midi
Lumière soudée au soleil
les passants repoussent la mémoire de la poussière

En lisière de ma réflexion
tu te reflètes dans le souvenir
une lézarde sur le mur absorbe ta lumière couvée
dans un nid de folie

Miroir
la beauté rode en nous et pille tes couleurs
les passants dérivent à travers toi
l'haleine du vent
odeur oppressante du camphre dans un sarcophage

Ton absence
reflet d'un feu dans mes cheveux.

M. S.

*Vois-tu
Je suis mort dans ...le fleuve rouge
Dont le delta est près de l'île
Dans la montagne qui te bouge
Près de la mer que je te file*

Vois-tu

Bernard Flucha

Et...

Tu habites la vague hissée jusqu'à mon rêve
l'embrasure d'amour à bord du train de vie
ton plein coeur sous le manteau des solitudes
et cette nuit blanchie, déchaussée de ton pas

Tu habites ma joue un claquement de larmes
contre le mur du temps les ombres en guenilles
d'antiques pas dans tes semelles abandonnées
et cette nuit blanchie, déchaussée de ton pas

Oriago. La saison rouge. L'Italie.

Et...

M. S.

Valise dans l'ombre

Dan Leutenegger

Hombre

Nous sommes des piqûres d'insectes l'été
une vague rougeur sur la peau des miroirs
cette voiture morte qui roule à l'envers

le vent
ta silhouette immobile au dernier tournant
le vent

Nous sommes la mer installée dans l'automne,
sa salive salée sur ta peau détramée
ce mouvement des corps enserrée dans l'image
ta silhouette immobile au dernier tournant

le train
le Train de vie à bout portant
la nuit

nous sommes

M. S.

Mvsicqve du Vivant

Sortilège du vivant. Mouvement d'être. Je te prononce de haute-voix, dedans, et tu me viens. Sans hâte, tu peins des regards écoutant tes cathédrales de couleurs, ces vitraux en morceaux de ciel j'aime.

Luth de mots, à capella. Par les voix centaures, des flèches de notes infinitives visent, appellent les éléments.

Jour dans le contre-jour. La nuit coule sur mon visage une musique. Elle me pleure parfois comme si je n'étais plus, comme si mon nom remontait à la surface de quatre siècles. Beau voyage déroulé. L'image du miroir rapporte le passé des pierres, pour l'incarner en corps.

Rien n'a d'importance que ce contact impalpable d'écouter. Il noue le toucher au toucher. Nos signaux baroques, lamés usant les yeux de beau, parfums de peau jouant à relier les âges. Si puissants, lourds d'années et de cris, dansant les mains sur nous. Quelques notes infinitives.

Je remonte en eux la contredanse d'un temps tournoyant.

Tourbillons de feu dans le corps d'un luth empli de mots. Courant profond d'une musique scandée de pensées qui voyagent, transitent en nous, quand le toucher d'être devient aimer.

La nuit, tous les chants sont vies
dans le vent

quand nos bras qui s'ouvrent animent les ailes du vivant.

M. S.

Aux Plain-chant et polyphonie des XIIIème et XIVème siècles

A Aliénor de Bretagne

seizième abbesse de l'abbaye de Fontevraud

lapageblanche

mai/juin(2002)numéro(20)

www.lapageblanche.com
contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Ont collaboré à ce numéro :

sonneur, Michel Butor, Santiago Molina,
Laurence de Sainte-Maréville, France Weber,
Miguel de Asén, Hervé Chesnais, Valery
Oisteanu, Juliette Schweisguth, cemara, Jean-
Michel Niger, Stéphane Méliade, Hana
Kubickova, Éric Bertomeu, Mireille Seassau

Abonnement :

Un an/six numéros :

- électronique : 15 €

- papier : 30 €

par chèque ou mandat à l'ordre de l'association
La Page Blanche, en indiquant vos coordonnées,
à l'adresse suivante :

La Page Blanche
27 bis RN 113
33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2002 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.

Édition électronique